

Holger Böning, Justus Möser. Anwalt der praktischen Vernunft. Der Aufklärer, Publizist und Intelligenzblattherausgeber. Zugleich ein Lesebuch zum Intelligenzwesen, zu Aufklärung, Volksaufklärung und Volkstäuschung mit Texten von Justus Möser sowie von Thomas Abbt, Johann Wolfgang Goethe, Johann Gottfried Herder, Georg Christoph Lichtenberg und Jean Paul, Bremen (edition lumière) 2017, 375 S. (Presse und Geschichte – Neue Beiträge, 110), ISBN 978-3-943245-76-9, EUR 29,80.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Henri Duranton, Bron

Le titre interminable du présent volume est un visible pastiche de la présentation usuelle de son objet d'étude. L'«Intelligenzblatt», longtemps assez négligée par les historiens et depuis peu remise à l'honneur, a droit ici à l'étude qu'elle mérite, telle qu'illustrée par son plus illustre représentant, Justus Möser, et ses «Wöchentliche Osnabrückische Anzeigen».

Rappelons pour ceux qui l'auraient oublié, que l'«Intelligenzblatt», est l'équivalent de ce que l'on appelle dans la France du temps une feuille d'«annonces et avis divers». Publication strictement locale, elle a pour finalité de mettre en relation des offres de biens ou de services et des demandes en rapport. Tel cherche à vendre une propriété, on souhaite engager une domestique ou un précepteur, ou lance un avis de recherche pour retrouver un objet perdu. L'évidente utilité de ce genre de publication lui a assuré un durable succès, qui d'ailleurs se perpétue encore de nos jours sous des formes à peine modifiées.

Soit dit incidemment, car ce n'est pas l'objet principal du livre, ces litanies de propositions concrètes constituent déjà en elles-mêmes une source historique de grand intérêt, encore assez peu exploitée. Pour ne prendre qu'un seul exemple: la feuille tient rubrique régulière des décès survenus dans l'année à Osnabrück et ses environs. Or en 1771, que signale une épidémie particulièrement meurtrière, sur les 485 décès recensés, il est fait état de 351 enfants. Comment mieux prendre conscience de l'ampleur d'une mortalité infantile effrayante?

Pour renforcer l'attractivité de cette publication périodique, très tôt l'idée est venue d'accompagner la feuille d'avis proprement dite de suppléments à caractère moins immédiatement utilitaire. On y trouvera la reproduction d'actes officiels émanés de l'autorité ou des échos de la vie intellectuelle du moment. Plus encore de petites dissertations sur les sujets les plus divers, d'intérêt local ou général. C'est dans cette activité hebdomadaire que Justus Möser a acquis l'essentiel de sa notoriété.

On pourrait croire que ces écrits, forcément brefs et par nature destinés à une diffusion régionale et donc limitée, n'auraient pas dû dépasser une audience provinciale. Ce qui fut le cas en règle générale. Mais le talent de l'auteur des «Osnabrückische Anzeigen» lui assura une réputation étendue à tout l'espace germanophone et lui valut d'être salué par des personnalités célèbres, rien moins par exemple que Lessing, Herder ou Goethe. Certes, Möser ne s'est pas limité à cette activité de



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc/4.0/)

journaliste local; il a par ailleurs fait œuvre d'historien et apporté sa contribution à un nombre considérable d'autres publications périodiques. Mais pour l'essentiel il fut connu pour les rubriques hebdomadaires publiées dans son journal. De 1766 à 1782, sur les 796 *Beiträge* recensés, il en a rédigé pas moins de 453, qui constituent la matière de la présente étude.

Il y disserte sur les sujets les plus variés, ne craignant pas d'entrer dans des détails tout à fait concrets. Il écrit sur l'usage de la pomme de terre, propose des recettes pour lutter contre les rongeurs, voire donne des conseils pour un usage optimum du fumier; ou bien encore il expose les termes de choix délicats d'intérêt général: ainsi, il convient certes de mieux éclairer la ville, mais n'est-ce pas augmenter les risques d'incendie? À d'autres moments, il saura traduire le jargon juridique des décrets officiels en un allemand de tous compréhensible.

Chemin faisant, à sa manière modeste et toujours concrète, il fait entendre sa voix dans le grand concert d'opinions qui agitent au même moment les cercles intellectuels allemands, et en particulier sur la grande question de l'extension souhaitable qu'il convient d'attribuer à l'*Aufklärung* en cours. En un mot, faut-il maintenir le peuple dans un état de bienheureuse ignorance ou, au contraire, l'«éclairer»? Justus Möser n'intervient pas de manière théorique et abstraite sur la question. Toujours pragmatique, il ne veut rien imposer; mais les multiples solutions concrètes qu'il apporte sont déjà à leur manière une réponse. Il sert d'intermédiaire entre les savantes propositions des doctes et les couches populaires. Il propose et le paysan dispose! Ce qui implique d'ailleurs que ce paysan est moins bête que certains veulent encore le croire; qu'il est parfaitement capable de raisonner et d'agir dans le sens d'une amélioration de sa condition de vie. Sans se vouloir théoricien, Möser se fait le champion d'une «raison pratique» qui est réponse adaptée aux grandes interrogations du moment.

La très intéressante perspective à quoi tend la démonstration de Holger Böning est étayée par de très abondantes citations empruntées aux 453 suppléments ainsi qu'à divers extraits de la correspondance. Et, en forme d'appendice est joint un florilège de textes directement empruntés au corpus étudié.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Dagomar Degroot, *The Frigid Golden Age. Climate Change, the Little Ice Age, and the Dutch Republic, 1560–1720*, Cambridge (Cambridge University Press) 2018, XXII–364 p., 16 b/w fig., 4 maps (Studies in Environment and History), ISBN 978-1-108-41931-4, GBP 90,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Wolfgang Behringer, Saarbrücken

Überzeugende Länderstudien unter Berücksichtigung der Klimageschichte der Frühen Neuzeit sind rar. Dagomar Degroot, *Assistant Professor of Environmental History* an der Georgetown University (Washington D. C., USA) betritt mit seiner Doktorarbeit (eingereicht 2014 an der York University, Canada) gleich in dreifacher Hinsicht Neuland: Erstens liefert er auf breiter klima- und landesgeschichtlicher Basis eine neue Interpretation des »Goldenen Zeitalters« der Niederlande in der »Kleinen Eiszeit«; zweitens lotet er mit aller wünschenswerten Gründlichkeit aus, welche Bereiche der Gesellschaft in welcher Weise davon betroffen waren – und bei der globalen Expansion des niederländischen Handels im 17. Jahrhundert betrifft dies nicht das Territorium der Generalstaaten allein; und drittens löst er quasi nebenbei die alte Frage, warum Holland prosperierte, während der Rest Europas – und auch andere Teile der Welt – in Hunger, Seuchen, Bürgerkrieg und Elend versanken. Während der Debatte um die »Krise des 17. Jahrhunderts« war das Goldene Zeitalter von gewichtigen Autoren noch als Argument gegen die Existenz dieser Krise angeführt worden¹. Degroot erkennt sie dagegen als zwei Kehrseiten derselben Medaille.

Die Quellensituation für diese Studie ist beneidenswert. Aus den Archiven der Natur gibt es eine ganze Reihe klassischer und neuerer Studien, die Auskunft geben über die generellen und regionalen Veränderungen der Temperatur und der Niederschläge sowie deren Ursachen auf den Ebenen der Astronomie (z. B. Zyklen der Sonnenaktivität), der Geologie (z. B. Vulkanausbrüche) oder der Meteorologie (z. B. El-Nino-Ereignisse, Wechsellagen der Nordatlantischen Oszillation etc.). Aus den Archiven der Gesellschaft kommt das Feintuning: Mithilfe von Tagebüchern und – ein neuer Hit – von Schiffslogbüchern, in denen täglich die jeweilige geografische Position und die Wetterverhältnisse festgehalten wurden, kann man die Klima- und Wetterereignisse nicht nur auf den Tag, sondern oft auf die Stunde genau bestimmen.

Dieses Wissen um den klimatischen Hintergrund kombiniert der Autor mit den bekannten Fakten und Entwicklungen der niederländischen Geschichte: den Veränderungen der Anbaumethoden, der Ausdehnung der Handelsnetze nach Ostasien und Südamerika, den Erfindungen im Schiffsbau, in der Landwirtschaft und in der Industrie sowie schließlich den Manifestationen von Braudels dritter Ebene,



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/)

¹ Ivo Schöffer, Did Holland's Golden Age Coincide with a Period of Crisis?, in: Geoffrey Parker, Lesley M. Smith (Hg.), *The General Crisis of the Seventeenth Century*, London 1978, S. 83–109.

der Ereignisgeschichte. Wir erfahren, dass die Niederlande genauso von verheerenden Stürmen, Frostereignissen, Überschwemmungen, Missernten und Teuerung betroffen waren wie alle anderen europäischen Gesellschaften. Man ging nur anders damit um. Die Kaufleute profitierten nicht nur vom Getreidemangel der anderen Länder, sondern investierten bewusst in die Entwicklung ihrer Geschäfte.

Selbst aus der Unzufriedenheit der Bevölkerung ließ sich noch politischer Gewinn herausholen, indem man sie gegen die spanische Besatzungsmacht lenkte und für den Freiheitskampf nutzte. Die Verluste an Menschen und Schiffen stiegen in den Extremjahren der Kleinen Eiszeit erheblich an. Unter dem Strich blieben jedoch ein boomender Arbeitsmarkt, satte Gewinne und steigender Wohlstand. In der künstlerischen Erfindung der Epoche, der »Winterlandschaft«, kann man beides finden: die veränderten klimatischen Bedingungen der Kleinen Eiszeit und die Vergnügungen, die eine reiche Gesellschaft daraus ziehen konnte.

Degroot lehrt uns, die niederländische Erfolgsgeschichte des Goldenen Zeitalters mit anderen Augen zu sehen. Nach einer gekonnten Einführung und einem Überblick über die jüngeren Forschungen zur Kleinen Eiszeit (S. 1–21, 22–49) wendet er sich zuerst dem Komplex »Handel und Klimawandel« zu. Bereits die Kapitelüberschriften »Reaching Asia in a Stormy, Chilly Climate« (S. 55–108) und »Sailing, Floating, Riding, and Skating through a Cooler Europe« (S. 109–149) lassen erkennen, dass dieses Buch nicht nur mit großer Kenntnis, sondern auch mit Witz geschrieben ist.

Der zweite Komplex »Konflikt und Klimawandel« stellt die bekannten Großerzählungen der niederländischen Frühneuzeit vom Kopf auf die Beine: »Cooling, Warming, and the Wars of Independence, 1564–1648« (S. 154–195) sowie »Gales, Winds, and Anglo-Dutch Antagonism, 1652–1688« (S. 196–247). Der dritte Teil widmet sich schließlich dem Komplex »Kultur und Klimawandel« und befasst sich mit Malerei (S. 253–276) sowie Literatur und technischen Erfindungen (S. 277–299). Das Buch schließt mit einer Erörterung der »Lessons from Ice and Gold« (S. 300–309), in der Degroot hervorhebt, dass die reichen Niederlande bzw. ihre Bewohner, insbesondere die Bauern, Soldaten und Seeleute, von den Abkühlungsphasen und Wetterkapriolen der Kleinen Eiszeit schwer in Mitleidenschaft gezogen wurden.

Nach dem Muster von Toynbees »Challenge and Response« habe die niederländische Gesellschaft jedoch in besonderem Maße flexibel auf die klimatischen Herausforderungen reagiert. Insbesondere die Kaufleute brachten sich durch die systematische Ausweitung ihrer Handelsnetze in eine Position, in der sie von den Nöten der anderen Nationen profitieren konnten, zum Beispiel indem sie baltisches Getreide in den Mittelmeerraum transportierten. Wo immer sich eine Gelegenheit zu neuen Geschäften auftat, nutzten sie ihre Chance. Durch technologische Verbesserungen – z. B. Eisbrecher, verbesserte Heizungssysteme, neue Feuerwehrtechnik etc. – konnten sie besser mit den klimatischen Unbilden der zweiten Hälfte des 17. Jahrhunderts umgehen. Paradoxerweise begann mit dem größten Erfolg, der Übernahme der britischen Krone durch den Statthalter Wilhelm III. von Oranien, also mit der Glorious Revolution, der Stern Hollands zu sinken, weil England jetzt dessen Erfolgsmodell kopierte.

Die alte Diskussion um das Goldene Zeitalter der Niederlande bekommt also eine klima- und umweltgeschichtliche Erweiterung: Es



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/)

war ein »Frigid Golden Age«. Die Holländer profitierten nicht einfach von den Katastrophen der anderen, sondern sie passten sich nur erfolgreicher an den Klimawandel an. Und sie konnten das möglicherweise, weil sie als Küsten- und Tieflandbewohner seit Jahrhunderten an den Umgang mit einer sich ständig verändernden Umwelt gewohnt waren. Die klimatischen Extremereignisse begriffen sie daher nicht als Strafe Gottes, die man passiv erleiden musste, sondern als weitere Herausforderung, die es aktiv zu bewältigen galt. Mit dem Bau von Drainagen und Batterien von Windmühlen zur Entwässerung des Tieflandes (bis zu zwei Metern unter dem Meeresspiegel), mit Hilfe mechanisch angetriebener Pumpen sowie der Intensivierung der Garten- und der Milchwirtschaft etc. schafften sie es, die Resilienz ihrer Landwirtschaft soweit zu erhöhen, dass diese Form der Bewirtschaftung zum Vorbild für die ganze westliche Welt wurde. In Parkers Konzept der »Globalen Krise«² sieht Degroot »a powerful device to make sense of the traumatic early modern period« (S. 304). Eine Nutzenanwendung für die globale Erwärmung fällt auch noch ab: Die Klimakrise der Frühen Neuzeit zeigt, dass eine Gesellschaft auf klimatische Herausforderungen aktiv brauchbare Antworten finden kann. Nicht jammern, sondern lesen: Dies ist das richtige Buch zur richtigen Zeit!



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

² Geoffrey Parker, *Global Crisis. War, Climate Change and Catastrophe in the Seventeenth Century*, Yale 2013.

Vincent Demont, Matthieu Scherman, Anne Wegener Sleeswijk (dir.), Le pouvoir des courtiers. Univers marchand et acteurs du courtage en Europe (XIVe–XVIIIe siècle), Paris (Éditions rue d’Ulm/Presses de l’École normale supérieure) 2018, 275 p. (Sciences sociales), ISBN 978-2-7288-0588-4, EUR 22,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Hanna Sonkajärvi, Rio de Janeiro

Der Band handelt von Maklern und Handelsvermittlern im westlichen Europa vom 16. bis 18. Jahrhundert und geht aus einer Tagung hervor, die 2014 an den Universitäten Paris 1 Panthéon-Sorbonne und Paris Nanterre stattgefunden hat. Einem kurzen Vorwort von Jacques Bottin folgen eine Einleitung durch die zwei Herausgeber und die Herausgeberin und neun Kapitel, die das Maklerwesen in verschiedenen Handelszentren der Frühen Neuzeit zum Gegenstand haben.

Die Herausgeber und die Herausgeberin weisen darauf hin, dass die Geschichte der Makler im mittelalterlichen und frühneuzeitlichen Europa bisher vor allem aus dem Blickwinkel der Normen- und der Institutionengeschichte geschrieben wurde. Dabei hätte die Normengeschichte am Ende des 19. und Anfang des 20. Jahrhunderts vor allem einen lokalgeschichtlichen Schwerpunkt gehabt, obgleich Makler in dieser Periode auch das Interesse einiger Wirtschaftshistoriker erweckt hätten. In der Folgezeit hätten die Makler und das Maklerwesen lediglich in rechtshistorischen Enzyklopädien und Wörterbüchern eine Rolle gespielt. Erst seit den 1980er und 1990er Jahren hätten sich immer mehr Historikerinnen und Historiker für diese Handelsvermittler interessiert.

Einerseits sei dieses Interesse durch die Beschäftigung – in den Sozialwissenschaften – mit Information und Zirkulation von Information erweckt worden, andererseits habe die Neue Institutionenökonomie hier wichtige Impulse für die Geschichtswissenschaft geliefert. Mit dem erneuerten Interesse an Maklern habe sich in der Folge auch die Quellenbasis erweitert und die Anzahl an Studien zugenommen bis zu einem Punkt, wo Makler als *broker* nicht mehr ausschließlich mit der Wirtschaft und dem Maklerwesen assoziiert werden, sondern als *cultural broker* in verschiedensten Kontexten und Feldern untersucht werden. Das Ziel des Bandes sei es, entgegen diesem Trend das Augenmerk ausschließlich auf Finanz- und Handelsmakler zu richten und von der Akteursperspektive ausgehend zu untersuchen, welche Funktionen ihnen attribuiert wurden und welche direkte, und indirekte, Möglichkeiten sie hatten, das Handelsgeschehen auf einigen der wichtigsten Handelsplätzen Europas zu beeinflussen. Anstatt sich auf einige wenige bekannte Makler zu konzentrieren, interessieren sich die hier ausgewählten Studien für die große, weitgehend anonyme Masse von Maklern und zeigen die Diversität ihrer Rollen und Profile auf.

Der Beitrag von Daniel Velinov öffnet mit einer Kritik der älteren Forschungen à la Henri Pirenne, welche den Korporatismus der Händler als rückständig darstelle, wie auch der Neuen Institutionenökonomie à la Oscar Gelderblom, welche auf die Transaktionskosten fokussiere und auf Grundlage von normativen Quellen die Makler isoliert von ihrer



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l’Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/)

sozialen Umgebung betrachte. Der Autor entlarvt die teleologischen Argumentationsweisen dieser Studien und zeigt, wie erstaunlich uniform die von den Maklern erhobenen Gebühren zum Ende des 17. Jahrhunderts waren. Damit können Maklergebühren nicht als Erklärung dienen, wenn es um den Fall oder den Aufstieg von gewissen Handelsplätzen im mittelalterlichen und frühneuzeitlichen Europa geht. Vielmehr käme es darauf an, die Quellenbasis zu erweitern und Makler im Verhältnis zu anderen Marktakteuren und sozialen Gruppen zu untersuchen.

Arnaud Bartolomei fragt in seinem Beitrag zu Cádiz am Ende des 18. Jahrhunderts, welches das Handelsvolumen der offiziell autorisierten Makler (*corredores del número*) war und für welche Operationen die städtischen Händler auf Makler zurückgriffen. Er gelangt zum Ergebnis, dass sowohl kleine als auch große Marktakteure punktuellen Gebrauch von Maklern machten. Ihre Vermittlertätigkeit war vor allem gefragt, wenn es um Versicherungen, Kommissionshandel und spekulative Geschäfte ging.

Ein Makler aus der Stadt Lorient im 18. Jahrhundert, André Vanderheyde, steht im Mittelpunkt des Beitrags von Pierrick Pourchasse. Er zeigt einerseits die Vielseitigkeit der Tätigkeiten als Makler, Übersetzer und Kommissionär und andererseits die Bedeutung der Makler als Vermittler von Marktwissen über Preise, Risiken und Akteure des Marktplatzes.

Giovanni Ceccarelli geht am Beispiel von Florenz der Frage nach den starken Verbindungen zwischen spezialisierten Maklern und Seeversicherungen im 14. bis 16. Jahrhundert nach. Diese Spezialisierung kam zustande, weil die Versicherungsnehmer von den Maklern umfangreiche Bankiersleistungen erwarteten und weil die Makler über ein Erfahrungswissen verfügten, das ihnen erlaubte, Risiken rational einzuschätzen.

Für Nürnberg zeigt Christof Jeggle, dass die Makler wichtige Serviceleistungen insbesondere für diejenigen Marktakteure anboten, die nicht über die lokalen Verhältnisse informiert waren, und für Händler, die einen soliden Partner suchten, um eine bestimmte Wechseltransaktion durchzuführen. Es gab nie eine allumfassende Reglementierung des Maklerwesens in der Stadt. Stattdessen entwickelte sich im 17. Jahrhundert eine Differenzierung zwischen Waren- und Finanzmaklern, ohne dass die Grenze zwischen den Tätigkeitsfeldern für die Zeitgenossen besonders klar gewesen wäre.

Matthieu Scherman zeigt in seinem Beitrag zu italienischen Maklern in London im 15. Jahrhundert, wie toskanische Firmen gezielt auf diese Makler zurückgriffen und ihre Geschäfte durch verschiedene spezialisierte Makler abwickelten. Diese Abhängigkeit von italienischen Vermittlern sei dagegen nicht an einem Handelsplatz wie Brügge zu finden, wo italienische Firmen weitaus längere Zeit und zahlreicher etabliert gewesen waren.

Die Börse von Rouen und ihre Makler stehen im Zentrum der Untersuchung von Guillaume Foutrier. Er stellt zunächst fest, dass per Orderpapiere gewährte Diskontkredite im 18. Jahrhundert den Markt revolutionierten. Ihre Verbreitung produzierte aber zugleich ein Vertrauensproblem, indem es zunehmend schwierig wurde, echte und gefälschte Scheine und Unterschriften voneinander zu trennen. Eingeschworene Makler sollten dieses Problem lösen, entwickelten sich



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/)

aber zugleich, entgegen der städtischen Regelungen, zunehmend zu Bankiers.

Um die Börse von Paris im Ancien Régime geht es im Beitrag von T. J. A. Le Goff. Er zeigt auf der Grundlage von normativen Texten und der detaillierten Untersuchung der Geschäfte einzelner Makler, wie regelabweichendes Verhalten der Makler nicht zuletzt deswegen geduldet wurde, weil die Krone massiv von den Leistungen gewisser Wechselmakler profitierte.

Der Band schließt mit einem Aufsatz von Vincent Demont und Anne Wegener Sleeswijk. Sie vergleichen das Maklerwesen in Amsterdam und Hamburg am Übergang vom 17. zum 18. Jahrhundert. Dabei wird der Markt als eine soziale Struktur und die Makler als soziale Gruppe begriffen. Wenngleich es zwischen den zwei Städten erhebliche Unterschiede in Bezug auf Einwohnerzahl, Anzahl der Makler und Organisation des Maklerwesens gab, geht es den Autoren darum, die Ähnlichkeiten zwischen diesen beiden Handelsmetropolen aufzuzeigen und die Bedeutung von Akteuren im Vergleich zu Normen hervorzuheben.

Der Band leistet einen soliden Beitrag zur Geschichte der Makler als wirtschaftliche Akteure und zeigt die Vielfältigkeit ihrer Tätigkeiten in verschiedenen europäischen Städten der Frühen Neuzeit. Die einzelnen Beiträge sind durchgehend von guter Qualität. Dennoch hätte hier mit einer stärkeren Konzeptualisierung noch mehr erreicht werden können.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Giuliano Ferretti (dir.), L'État, la cour et la ville. Le duché de Savoie au temps de Christine de France (1619–1663), Paris (Classiques Garnier) 2018, 712 p. (Histoire, 3), ISBN 978-2-406-06711-5, EUR 59,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Toby Osborn, Durham

Marie Christine, second of Henry IV of France's three daughters, and, from 1619, wife of Vittorio Amedeo, had, in effect, four lives. First, she was a Savoyard princess, and secondly duchess, from 1630; thirdly, she was regent from 1637 following her husband's death while her two sons were infants; and lastly she was dowager duchess, at least formally from her younger son's majority in 1648 until her death in 1663. Each of these had their own political and cultural dynamics, and also particular challenges. As a French consort, she was a bridge between her natal country and Savoy, as was true throughout her life; as regent her position was inherently problematic, given Savoy's civil war over control of the regency from 1638–1642; as a dowager, she had to negotiate her identity in relation to her ducal son as he assumed personal power.

These multiple identities and challenges lend themselves to profitable scholarly reflection, not least as the composite state of Savoy itself, as Giuliano Ferretti rightly states early on, occupied a deeply ambiguous place in Europe's political geography. Savoy was not a power of the first-rank, but nor was it marginal. Wedged between France and Spain's Italian territories, it had a key strategic position, along with a highly important place in the dynastic map of Europe. Marie Christine thus occupied a fascinating series of liminal political, dynastic and cultural spaces. These issues of liminality effectively underpin this collection of twenty-two essays, the third on the theme edited by Ferretti. It opens with a lengthy treatment by Ferretti himself of Marie Christine's marriage in 1619 and her move to Turin, serving as a prologue to the collection as a whole. The volume then deals, in three sections, successively with Savoy's European political and diplomatic context; Savoy's court during her lifetime; and lastly, the House of Savoy's architectural achievements, and development of the city of Turin.

The first section, »L'édification de l'État absolu« (whatever »absolute« might mean), presents a clear picture of Savoy's place in Europe during the first half of the seventeenth century, with an understandable focus on relations with France. As Lucien Bély argues, the duchy had a distinctive role as a second-rank power in the European »society of princes«, negotiating its variable relationships with France in particular. That theme is continued in Sven Externbrink's contribution that focuses more closely on Franco-Savoyard relations, effectively between the outbreak of formal war between France and Spain in 1635 and the 1659 Peace of Pyrenees.

For his part, Matthias Schnettger considers Savoy's equally variable relations with the Holy Roman Empire – the duchy, after all, was an imperial power, and one which occasionally meddled in the empire's politics. Perhaps further consideration might have been given to relations with Spain and England too in this first section, alongside Savoy's ambivalent relations with other Italian powers. Attention switches to



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

court personnel and politics in the contributions of Pierpaolo Merlin, who examines the political configurations of several court families during the period of civil war, and Frédéric Ieva, who focuses on Savoy's diplomats and diplomacy from Marie Christine's regency until her death.

The second section addresses the court, focusing less on structural questions of its administrative organisation, than on specific case studies of individuals and groups – perhaps the valuable essays by Merlin and Ieva might equally have been placed here. It begins with some wider observations about the court from Andrea Merlotti, who concludes with some thought-provoking reflections on Franco-Savoyard interactions: while much of the historiographical focus, hitherto, has been on the influence exerted by France on Marie Christine's Savoy (though this is of course debatable), more attention should be given to the reverse, that is, of Savoyard elites carving-out their own interests and careers in France. Subsequent essays address valuable themes of the clergy and Marie Christine's devotional habits (Paolo Cozzo), and of those in military service at court (Paola Bianchi).

From these broader essays, the section then focuses on more particular issues. Florine Vital-Durand's contribution on portraits raises interesting points about Marie Christine's place in European dynastic politics, not least through the exchange of paintings with her younger sister, Henrietta Maria, queen of England. As noted above, this theme might have been explored further elsewhere in the volume, and more indeed might have been said about Marie Christine's relationship with her mother, Marie de Médicis, exiled from France from 1631 until her death in 1642, not least as during the 1630s there was the possibility of the French queen mother relocating to Turin.

Themes of cultural and political liminality, and of Savoy's dynastic reach, are, in effect, continued in Saniye Al-Baghdadi's essay on Marie Christine's daughter, Henriette Adélaïde, electoress of Bavaria. Perhaps a little more tangentially, Paola Caretta focuses on a medical expert of the period, who also had a prominent role as a collector, while the contributions of Andrea Rosselli, Maria Luisa Doglio and Paolo Luparia bring to the fore literary contexts of court culture and Marie Christine's identity by examining, in turn, her entry into Turin in 1645, as regent (mirroring Ferretti's prologue, albeit for a different entry), Emanuel Tesauero's panegyrics and, more generally, genres of literary homage.

The last section focuses attention on architectural achievements. Again, the contributions switch between broader contributions and more specific case studies. Building was perhaps the most magnificent and expensive peacetime articulation of princely identity. Given that early-modern princes tended more commonly to be male and that female princes, especially as consorts, perhaps had less access to the resources required to build on a large scale, Marie Christine's changing identities, not least as duchess and regent, afford a valuable alternative case study.

In some respects, she appears to have continued her predecessors' practices in using architecture to enhance ducal authority, as Cristina Cuneo effectively argues in her essay on regency Turin – after all, as regent (and French by birth) she needed to buttress her regime's potentially fragile power. That focus on Turin, and the negotiations between court and city required to build a court-capital, are explored further in Elena Gianasso's fruitful contribution. But Marie Christine also had more distinctive projects too, stamping her natal identity on the castello of Valentino, as Costanza Roggero examines, while Paolo Cornaglia presents



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/)

an engaging essay on garden design, a theme that again reveals Marie Christine as a bridge between French and Italian cultural practices.

Cecilia Castiglioni extends the themes of Marie Christine's architectural impact through her essay on the ducal residence and town of Fossano, to the south of Turin, where she stayed in 1643–1644, with a documentary appendix produced by Valentina Burgassi. The contributions of Chiara Devoti and Maria Vittoria Cattaneo range more widely from the section's focus on Marie Christine's architectural endeavours, addressing first her engagement with the order of SS. Maurizio and Lazaro, raising pertinent question of gendered authority and devotional sensibilities, and the architectural projects of Maurizio of Savoy and his wife, Ludovica Maria (also his niece and a daughter of Marie Christine), through Maurizio's favoured architect, Giovanni Pietro Tosetto.

This is a wide-ranging and engaging volume examining the remarkable Marie Christine from a variety of perspectives and methodologies. There is plenty of valuable food for thought, though I have a few minor quibbles about the placement of particular contributions – perhaps an inevitable challenge in giving coherence to a relatively diverse volume. As noted above, I for one would also have liked a little more on Marie Christine's roles in Savoy's web of affiliations that encompassed also her royal sisters and mother. After all, as this volume amply demonstrates, she is perhaps best understood through her multiple identities, as a bourbon princess, and as duchess, regent and dowager duchess in Savoy, and also as a key dynastic player connecting, through her siblings and children, Savoy with France, though also with Spain, England, Bavaria and, later, Parma.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Claire Gantet, Christine Lebeau, Le Saint-Empire. 1500–1800, Paris (Armand Colin) 2018, 270 p. (Collection U. Histoire), ISBN 978-2-200-61763-9, EUR 18,99.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Horst Carl, Gießen

Wer sich bis in die jüngste Zeit mit französischen Publikationen zum Heiligen Römischen Reich in der Neuzeit beschäftigt hat, konnte sich kaum des Eindrucks erwehren, dass sich gerade die französische Historiografie schwertut mit einer Einordnung oder Darstellung dieses politischen und sozialen Gebildes, das die französische Geschichte immerhin über mehrere Jahrhunderte in Spätmittelalter und Früher Neuzeit begleitet hat. Die Fixierung auf das Souveränitätstheorem und entsprechend auf moderne Staatsbildung, für die das »Alte« Reich schließlich nicht einmal mehr als Negativfolie tauglich gewesen ist, lässt sich bis auf Bodin zurückführen.

Die grundlegende Neubewertung des Alten Reiches in der Geschichtsforschung der Bundesrepublik nach 1970, die Analyse des Reiches als eines politisch-sozialen Systems, seine föderative Struktur bei fortbestehender Lehensordnung, die Rolle von Kaiser und Kaiserhof, eine Neubewertung der Reichsjustiz, von Reichstag und Reichskreisen, schließlich die kulturhistorische Akzentuierung von Zeremoniell und politischen Ritualen als zeitgenössischem Deutungshorizont – all dies hat in der französischen Forschung lange keine große Resonanz gefunden. Bei Überblicksdarstellungen überwog der Eindruck, dass man jenseits des Rheines froh war, wenn man nach 1648 Ansätze für Souveränitätsdenken bei den Reichsständen fand oder sich an Reichsinstitutionen entlanghangeln konnte, um eine konsistente Reichsgeschichte erzählen zu können.

Aber richtig wohl hat man sich erst bei der Genese Brandenburg-Preußens als eines modernen Staatswesens gefühlt, das das Reich dann ablöste – womit eine borrussische Sichtweise sehr viel länger tradiert wurde als in der deutschen Forschung. Der dezente Hinweis, dass eine Orientierung an Brandenburg-Preußen für eine Geschichte des Heiligen Römischen Reiches und damit für eine deutsche Geschichte der Frühen Neuzeit wenig beiträgt, findet sich auf S. 12: Um 1600 hätten die Einnahmen Brandenburg-Preußens nur ein Fünftel derjenigen des Herzogtums Bayern betragen – und entsprechend gering sei auch die Rolle des Kurfürsten von Brandenburg im Reich zu veranschlagen.

Es bedarf allerdings keiner dezenten Hinweise, um festzustellen, dass es den beiden Autorinnen Claire Gantet und Christine Lebeau in hohem Maße gelungen ist, eine moderne Gesamtdarstellung der Geschichte des Reiches vorzulegen, die auf der Höhe der meist deutschen Forschung zum Thema argumentiert. Beide Autorinnen sind als eminente Kennerinnen der frühneuzeitlichen deutschen Geschichte ausgewiesen, und sie stellen diese Expertise in der vorliegenden Überblicksdarstellung überzeugend unter Beweis. Das Buch ist übersichtlich konzipiert, weil schon das vorgegebene Format einer Einführungsdarstellung es nicht erlaubt, die Geschichte des Reiches in Form einer zweibändigen ausufernden Nacherzählung zu präsentieren. Die Autorinnen geben aber auch nicht der Neigung nach, die Komplexität der Strukturen des



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/)

Alten Reiches zu reduzieren, beispielsweise zugunsten einer irgendwie gearteten Teleologie. Das Reich wird deshalb nicht nur in Form einer institutionenbasierten Verfassungsgeschichte präsentiert, sondern darüber hinaus als Träger und Ort einer politischen, rechtlichen, religiösen und intellektuellen Kultur. Dies in eine konsistente Form zu bringen ist eine Herausforderung für jede Darstellung, und diese Herausforderung ist im vorliegenden Werk bewältigt worden.

Um der Gefahr anachronistischer Interpretationen vorzubeugen, wird der mittelalterliche Bezugsrahmen des Reiches deutlich markiert: Die lehensrechtlichen Grundlagen, die Ideologie einer *Translatio Imperii*, die diffusen Außengrenzen. Zu Recht wird für die Dynamik der Wandlungsprozesse um 1500 auf Peter Moraws Theorem der »Verdichtung« des Reiches zurückgegriffen – eine soziale und politische Dynamik, die dann auch den *cantus firmus* der Darstellung der Reformationsgeschichte bildet. Der Versuch, die Konfessionsspaltung mithilfe eines Religionsfriedens 1555 innerhalb des Reiches in den Griff zu bekommen, wird fair gewürdigt und nicht schon aus der Warte des späteren Scheiterns abgewertet.

Bei der Frage, wie sehr denn der Dreißigjährige Krieg ein Konfessionskrieg gewesen sei und wann er diesen Charakter verloren habe, wird den »armées aconfessionnelles« vergleichsweise großes Gewicht gegeben. Dass für die Söldner und deren Kommandeure die Konfession zumindest nicht vorrangige Motivation des Kriegsdienstes gewesen ist, relativiert das Argument des Konfessionskrieges – auch ohne dafür den Kriegseintritt Frankreichs in Anspruch nehmen zu müssen. Der Westfälische Frieden wird in seiner Polyvalenz als internationales Vertragswerk, als territoriale Regelung und Religionsfrieden präsentiert und seine restaurative Qualität betont. Immer noch in der internationalen Diskussion präsent Mythen wie die des angeblich neuen Bündnisrechts der Reichsstände werden elegant entsorgt (S. 76).

Auch die Bewertung der Folgen des Westfälischen Friedens folgt der jüngeren Reichsgeschichte, die nachgewiesen hat, dass dem Kaiser in der zweiten Hälfte des 17. Jahrhunderts eine bemerkenswerte Rückkehr ins Reich und Aufwertung seiner Stellung gelang, indem er sich gleichsam zum Garanten der Reichsverfassung aufschwingen konnte. Vergleichsweise wenig Raum wird schließlich dem Aufstieg Brandenburg-Preußens und der Zäsur des Siebenjährigen Krieges gewidmet – insgesamt nicht mehr, als der Rolle Reichsitaliens im System des Reiches. Auch dies erscheint im Gesamtkontext der Darstellung konsequent.

Die Zeit nach 1648 wird jedoch weniger über eine chronologische Darstellung als vielmehr eine Analyse der politischen und gesellschaftlichen Strukturen des Reiches eingefangen. Dies erlaubt es den Autorinnen beispielsweise, die Landeshoheit der Territorien, aber auch die Rolle der Reichskreise oder der Mindermächtigen (Reichsritterschaft, Reichsstädte) zu illustrieren. Dass das Reich schließlich mehr gewesen ist als ein System von Verfassungsinstitutionen und Territorien, führt das 6. Kapitel abschließend vor: als eigenständiges Kommunikationssystem, getragen von der Reichspost und einem darauf fußenden weit entwickelten Pressewesen, als eigenständiger Kommunikationsraum von universitären und nichtuniversitären Wissenschaften und ihren Netzwerken. Kundige Ausführungen zur »Reichspublizistik« runden das Bild einer protestantisch geprägten



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/)

Bildungsnation ab, die einen eigenen Beitrag zur europäischen Aufklärung geleistet hat.

So weit, so gut. Mit diesem Überblickswerk liegt eine französische Darstellung vor, die – aus meiner Sicht erstmals – den Ertrag der neueren Forschungen zum frühneuzeitlichen Reich für eine französische Leserschaft transferiert. Dies ist umso höher zu bewerten, als die französische Sprache es schwer macht, alle verfassungsgeschichtlichen Subtilitäten der Reichsgeschichte nachzuvollziehen. So kann sie etwa die für den Dualismus von Kaiser und Reich grundlegende verfassungsgeschichtliche Unterscheidung zwischen »kaiserlichen« und »Reichsinstitutionen« nicht wiedergeben, weil beides unter »impérial(e)« firmiert.

Es irritiert dann allerdings, dass die Darstellung in einem abschließenden Kapitel nicht 1806 mit dem Ende des Alten Reiches abschließt, sondern mit dem Wiener Kongress 1815. Dies kann man mit dem Argument, eigentlich sei das Ende des Alten Reiches dort erst besiegelt worden, weil es eben keine Restauration mehr gegeben habe, beglaubigen, aber dieses Kapitel verliert sich dann doch in einer sehr summarischen Nacherzählung der Umbrüche im Gefolge der Französischen Revolution, der der rote Faden abhanden kommt. Das Ende des Alten Reiches und die Folgen der Säkularisation und Mediatisierung geraten in einer allgemeinen deutschen Geschichte, die napoleonische Kontinentalblockade, Weimarer Klassik und Wiener Musikkultur nebeneinander stellt, aus dem Blick. Wenn der Deutsche Bund als »alternative sécularisée« des Heiligen Römischen Reiches präsentiert wird, so wäre es naheliegend gewesen, eine entsprechende Kontinuitätslinie auszuformulieren, die über eine föderative Nation in den deutschen Föderalismus nach 1945 führen würde – die in der deutschen Diskussion derzeit wohl einflussreichste Kontinuitätskonstruktion.

Stattdessen behält mit Heinrich August Winkler ein Historiker das letzte Wort, der den Mythos des Reiches im 19. und 20. Jahrhundert zum Thema gemacht hat, ohne dessen historische Realität auch nur ansatzweise in den Blick zu nehmen. Für diese Wahl mag der Blick auf ein französisches Publikum, für das eine solche Chimäre des Reiches auch im 21. Jahrhundert noch politisch instrumentalisierbar ist, eine Rolle gespielt haben. Es ist aber schade, dass damit die Mythisierung das letzte Wort behält in einem Buch, das sich so erfolgreich der Aufklärung über die Struktur und Geschichte des frühneuzeitlichen Reiches widmet.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Petra Hornung Gablinger, Gefühlsmedien. Das Nürnberger Ehepaar Paumgartner und seine Familienbriefe um 1600, Zürich (Chronos) 2018, 275 S., 8 farb. Abb. (Medienwandel – Medienwechsel – Medienwissen, 39), ISBN 978-3-0340-1434-2, EUR 48,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Stéphanie Chapuis-Després, Chambéry

Tiré d'une thèse soutenue en 2017 à Zurich, le livre de Petra Hornung Gablinger présente le résultat de ses recherches minutieuses sur la correspondance échangée entre les époux Paumgartner de 1582 à 1598 à laquelle elle ajoute d'autres lettres des membres de la même famille issus de la génération précédente et de la génération suivante. L'autrice étudie non seulement les manuscrits conservés au Germanisches Nationalmuseum et aux archives municipales de Nuremberg mais également l'édition qu'en a fourni Georg Steinhausen, un des pionniers de l'histoire culturelle de la fin du XIX^e siècle, apportant ainsi un regard critique nécessaire sur un recueil de lettres bien connu des historiens de l'époque moderne.

Le titre choisi pour l'ouvrage »Gefühlsmedien« traduit la volonté de croiser les questionnements qui traversent l'histoire des médias et ceux qui ont cours en histoire des émotions. De fait, l'autrice s'interroge à la fois sur la matérialité des lettres, les conditions d'écriture, les possibilités d'échanges, mais également sur la façon dont les émotions y sont exprimées, n'oubliant pas de souligner l'impossibilité de déterminer l'authenticité des sentiments écrits. Elle s'attache à replacer les sources dans leur contexte ponctuant son étude à la fois de considérations plus larges sur l'histoire de la poste ou sur l'histoire matérielle par exemple, de rappels théoriques, mais aussi d'études de cas précises.

L'apport de son travail est multiple. D'une part, son étude montre que la pratique de la correspondance est répandue dans le milieu des marchands et négociants nurembergeois du XVI^e siècle, aussi bien chez les hommes que chez les femmes. De plus, l'usage des lettres est de plus en plus important depuis la fin du Moyen Âge dans un contexte de croissance urbaine, de développement du commerce et d'un besoin grandissant d'informations. Afin d'expliquer le fonctionnement concret des échanges épistolaires, l'autrice décrit le transport des lettres par des messagers connus ou anonymes, la composition des adresses et la régularité de leur distribution. Il est souligné à plusieurs reprises que les femmes jouèrent un rôle important dans la transmission des nouvelles au niveau familial et local, que ce soit par l'écriture de lettres ou par la diffusion de ces dernières dans la famille élargie.

Par ailleurs, elle démontre que les lettres ont été le lieu non seulement de la négociation de relations intrafamiliales mais également de la naissance de nouvelles relations, qui, une fois matérialisées par l'écriture, deviennent réelles. Ainsi, la relation conjugale de Magdalena Behaim et Balthasar Paumgartner naît par les lettres alors même qu'ils sont encore fiancés. Les grandes étapes de la vie comme les mariages et les deuils – dans une moindre mesure, les naissances – sont des moments qui, donnant lieu à une correspondance, permettent ainsi aux relations



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/)

entre les membres de la famille d'être réaffirmées ou rompues. Une des découvertes de son travail est la grande importance des relations d'alliance entre les beaux-frères, belles-sœurs, beaux-pères, belles-mères, relations en constante renégociation.

L'histoire des médias croise l'histoire des émotions lorsque l'autrice interroge la possibilité pour les lettres d'être des vectrices de l'intime au XVI^e siècle. Après avoir rappelé que la distinction privé-public est le plus souvent anachronique pour la période considérée, elle distingue les formulations normées de salutation et d'adieu d'expressions plus intimes en analysant dans le détail leurs variations, leurs répétitions et les hyperboles. Cette attention aux usages de la langue permet de montrer comment ces derniers maintiennent des relations, mais aussi contribuent à les construire. Elle relève avec soin les »mots de l'émotion« (*Gefühlswörter, emotives*) qui s'éloignent des prescriptions sociales et religieuses et transparaissent lors de décès évoqués avec douleur ou dans des lettres d'amour. Dans ce domaine, l'autrice accorde une place importante aux objets évoqués dans les lettres (textiles, bijoux, cadeaux en tout genre) ou qui accompagnent parfois les lettres (fleurs séchées) et qui lui semblent être davantage des vecteurs d'émotions que les mots eux-mêmes. Plus que les sentiments dont ils sont finalement le véhicules, les cadeaux sont ainsi vus comme des moyens de constituer et de renforcer les relations familiales; ils permettent également aux protagonistes de se donner à voir et d'affirmer ainsi leur existence sociale et leur place dans la famille.

La dernière partie de l'ouvrage, qui constitue une critique de l'édition des lettres par Georg Steinhausen ainsi que de ses écrits sur la correspondance en général, répond à un des desiderata de la recherche. L'historienne replace les articles de Steinhausen dans le contexte d'élaboration de l'histoire culturelle, et plus largement de l'histoire, comme discipline à la fin du XIX^e siècle. Elle rappelle à propos que les recherches et les publications de Steinhausen font écho à des événements de sa vie personnelle (fiançailles, perte de son fils) et à ses intérêts (fascination pour la correspondance) et sont à replacer dans les normes de son époque: sa manière de considérer les relations entre les sexes et les femmes est parfois en opposition avec la réalité de l'époque moderne. Ainsi, il dépeint le couple Paumgartner selon les représentations du couple bourgeois qui ont cours à la fin du XIX^e siècle, effaçant totalement la contribution de Magdalena au succès économique du couple. L'ouvrage de Petra Hornung Gablinger invite donc à considérer l'édition de Steinhausen avec prudence.

En conclusion, ce livre est le résultat d'un travail sérieux sur une correspondance connue mais peu étudiée dans le détail. Il est possible d'avoir quelques points de désaccord sur quelques éléments particuliers (par exemple sur le fait que l'expression de la douleur face à la perte de l'enfant ne soit pas exprimée de manière genrée) ou de souhaiter davantage d'informations sur quelques points, notamment la place de la religion dans les lettres. Mais c'est un ouvrage remarquable appelé à devenir une référence sur ce sujet.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Laurent Jalabert (dir.), Les prisonniers de guerre (XV^e–XIX^e siècle). Entre marginalisation et reconnaissance, Rennes (Presses universitaires de Rennes) 2017, 296 p., ISBN 978-2-7535-5671-3, EUR 29,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Jasper Heinzen, York

The protagonists of war are ostensibly those that fight and civilians that suffer the consequences. For quite some time now historians have been drawn to the fragile »in-between« status of prisoners-of-war. Essay collections such as »Les prisonniers de guerre dans l'histoire«¹, »In der Hand des Feindes«² and »Prisoners and Detainees in War«³ have shed revealing light on the transhistorical dimension of this problem. The book under review – likewise an edited volume that brings together scholars with diverse expertise – adds to the burgeoning interest in continuities and changes over the *longue durée* by investigating experiences of captivity between the fifteenth and nineteenth centuries. As Laurent Jalabert emphasises in the introduction, only during the modern period states assumed full responsibility for captives and the latter came to enjoy the protection of international law. He also posits that in contrast to medieval and twentieth century warfare the intervening period remains under-researched. While this claim rests mostly on a survey of the French literature and omits significant advances in foreign scholarship, Jalabert and Olivier Chaline's concluding remarks nevertheless raise important questions about the peculiarities of modern warfare in relation to captivity.

Building on this premise, the volume's 18 contributions are grouped into three themes that accentuate different aspects of captivity. The first segment engages with discursive representations of prisoners, the second with the legal framework of imprisonment and the third with actual conditions on the ground. As is perhaps to be expected, not all temporal and geographical contexts receive equal treatment. The seventeenth century takes pride of place, as do western European theatres of war. Only Özkan Bardakçı's reflections on the role of the prisoner as a transnational trope in European and Ottoman accounts of the Candia campaign (1667/1669) and Philippe Martin's intriguing analysis of the meaning that both sides attached to the ritualistic torture of French missionaries at the hands of Amerindian tribes situate the discussion in a wider framework. However, the volume's narrowness of focus is to some extent remedied by the multinational background of the authors and the bilingualism of the contributions (16 in French and two in German).

¹ Sylvie Caucanas, Rémy Cazals, Pascal Payen (ed.), *Les prisonniers de guerre dans l'histoire. Contacts entre peuples et cultures. Colloque international*, 24 et 25 mai 2002, Toulouse 2003 (Regards sur l'histoire).

² Rüdiger Overmans (ed.), *In der Hand des Feindes. Kriegsgefangenschaft von der Antike bis zum Zweiten Weltkrieg*, Cologne, Weimar, Vienna 1999.

³ Sybille Scheipers, *Prisoners and Detainees in War*, Mainz 2011 (European History Online).



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

The first section sets the stage well for the other contributions in the volume with Jérôme Delaplanche's essay on the aesthetic conventions that guided the depiction of military prisoners in public monuments from Greek Antiquity to the French Revolution. He shows that although sculptures made consistent reference to enchained enemies, the feelings and political messages they were supposed to evoke altered considerably over the centuries. Hugues Marquis extends Delaplanche's conclusions through an examination of the shifting philosophical attitudes towards captivity during the Age of Enlightenment. Heidi Mehrkens takes this line of enquiry forward into the nineteenth century based on a case study of the Franco-Prussian War (1870/71) by arguing that the customs relating to prisoners of war ultimately proved slow to catch up to the realities of industrialised mass warfare. Bringing up the rear in terms of discursive variety (though not necessarily chronological progression), Bruno Maes scrutinises the cults that emerged around prisoners' patron saints during the Middle Ages and into the seventeenth century.

The second part of the volume tackles the more concrete subject of prisoner's rights. Remy Ambühl's succinct overview of the state of play at the end of the Middle Ages reminds us that prisoners of war only came into existence as a legal category in the 1420s, at least in France and England. Defined at first in opposition to criminals and traitors, they won the protection of the state thanks to a convergence of the customs of war, royal ordonnances, contemporary honour codes, bilateral contracts and the principle of reciprocity. The essays by Frédéric Chauviré, David Rouanet, Jean-Michel Chaumont and François Cochet in turn trace the trajectory of this »humanisation« of military captivity into the nineteenth century. Meanwhile Stéphane Perréon and Sandrine Picaud-Monnerat fill in some of the details with a look at specific test cases, the Nine Years' War (1688/1697) and the War of the Austrian Succession (1740/1748) respectively.

The final section elaborates on the previous themes by studying the challenges captives encountered and the means they used to overcome their vulnerability. Max Plassmann hones in on the parallelism of violence and malnourishment on the one side and order on the other that shaped prisoners' lives in the Nine Years' War and the War of the Spanish Succession (1688-1714). Like Paul Vo-Ha in his ruminations on the aftermath of the battle of Fleurus (1690/1691), he underlines that the coincidence of restraint and violence was often not accidental but stemmed instead from deliberate policy choices, be it the desire to recruit desperate prisoners for one's own army or to secure a military advantage. The duality of prisoner regimes is also the leitmotif of Willem Frijhoff's and Youenn Le Prat's essays. Frijhoff pays particular attention to opportunities for peaceful encounter between Dutch prisoners of war and French civilian populations during the seventeenth to eighteenth centuries, whereas Le Prat underscores the systemic abuse and lack of provisions that awaited British prisoners of war in France at the height of the French Revolutionary Wars (1794/1796). Vo-Ha notes for his part that not so much national differences but rather rank distinctions demarcated by »honour« decided which treatment prisoners would receive. Martin demonstrates that among Amerindian tribes, too, captivity could take on different forms: while some victims were killed, others became slaves and a privileged few were accepted into the community.

In sum, »Les prisonniers de guerre (XV^e–XIX^e siècle)« is a welcome addition to the literature on prisoners of war. Although the non-



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/)

chronological grouping of the essays is puzzling and a firmer editorial hand would have avoided thematic repetitions (e. g. as regards prisoner exchanges and the mechanics of parole), the volume showcases effectively the richness of current approaches to captivity. Maes' work on saints' cults and Delaplanche's dissection of sculptural representations exemplify how much the subject can offer not only to military historians but cognate fields and other disciplines as well.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Annie Jourdan, Nouvelle histoire de la Révolution, Paris (Flammarion) 2018, 658 p. (Au fil de l'histoire), ISBN 978-2-0812-5036-9, EUR 25,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
William Doyle, Bristol

If Burke had not already pre-empted it, a better title for Annie Jourdan's new book would have been »Réflets sur la Révolution française«, since it is less a general history than a series of sketches concerning important episodes of the great upheaval. There are no fewer than 88 chapters, some comprising only a couple of pages, others much longer discussions of complex issues. Seventy-one of them span the whole period of the Revolution in France. A second section of nine chapters surveys its impact in areas beyond France, such as the United States, the Italian sister republics, and not least the Netherlands, on which the author (who lives there) has written extensively elsewhere. Eight final chapters offer overall observations on the period, and on revolutions in general.

The aim is to introduce new research, not only in French, and to dispel persistent myths. Any author who has tried this will know how difficult it is to kill historical errors passed on from book to book down the generations, however much new research might have demolished their foundation. Thus, for instance, it will be interesting to see how quickly, if at all, Jourdan's discussion of the *journée* of 5 September 1793 destroys the legend that on that occasion the Convention decreed that terror should be »the order of the day«. She demonstrates, over several of her longer chapters, that no such decree was passed. It was merely that various orators in the Convention and elsewhere observed that terror as the order of the day was what the sans-culotte insurgents were demanding.

This point has also been made by Jean-Claude Martin, but Jourdan digs deeper. She shows that developments long thought to have followed from the mythical decree, such as the law of suspects, or the proclamation of government as »revolutionary until the peace«, were formulated weeks beforehand in discussions of how the Revolution could be defended and moved forward. She also reminds her readers that France had no monopoly on terror in the 1790s. All the belligerent states in the revolutionary wars acted ruthlessly towards internal dissidents. It is too often overlooked, for example, that the scale of slaughter in Ireland in 1798, under the supposedly constitution-bound British crown, was comparable to that in France in the Year II and, given the size of the population, proportionately greater.

Jourdan also invokes episodes worthy of being called terrors from the earlier history not only of France but other states in internal turmoil. Terror, she argues, in the overarching theme of the book, was merely an extreme manifestation of what all revolutions are: civil wars. Revolutions sow irreconcilable divisions within societies, which lead almost inevitably to intercommunal violence. If counter-revolutionaries had triumphed in the 1790s, their words suggest that they would have been just as vindictive towards their opponents as Jacobin terrorists were towards them.

Jourdan is at her most lively when she has new things to say about well-known episodes or problems. Historians are more likely therefore



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/)

to mine her book for insights into particular areas, in the short individual chapters, rather than read it as a whole. Not everyone will emerge satisfied. The author is at her least stimulating when she discusses the origins and early stages of the Revolution. They clearly interest her less than what happened later, and her treatment contains her own share of factual errors. She also makes little attempt to highlight crucial early topics such as the seizure of national sovereignty by the National Assembly or the Declaration of the Rights of Man and the Citizen – both fundamental for understanding the thrust of the Revolution.

Some topics now fashionable among historians of the period are also absent. Surprisingly for a female author, there is little mention of the Revolution's impact on the situation of women; and, although the troubles in Saint-Domingue are briefly dubbed the most murderous civil war of the period, their direct result, the first general abolition of slavery in the history of the world, goes unrecorded. Treated only sporadically, there is no sense that religious questions inflicted the Revolution's most profound and persistent wound on France. Nor do events outside the capital, affecting the vast majority of the French population, receive more than passing attention. The lengthy discussion of terror in its various aspects is mostly about what happened in Paris; yet more victims by far perished in the departments, as the centres of »federalism« were punished for their rebellion.

Other trends are better reflected. Like most of those who have written about him recently, Jourdan is relatively indulgent towards Robespierre and the dilemmas he faced. She has an excellent chapter on Thermidor, and is emphatic that the Incorruptible was a scapegoat for terror rather than its architect, though admitting that at the time he looked more like a dictator than he really was. These insights also represent something of a return to the classic interpretation of the Year II which goes back to Mathiez. Without analysing them or their sincerity, Jourdan is careful to list with approval the famous »anticipations« of social welfare which scarcely survived Robespierre's fall and which left-wingers from Babeuf to the late Michel Vovelle have always seen as lost progressive opportunities, however regrettable the severities which accompanied them.

And she shares the basic contempt of the classical historians for the Thermidoreans, the Directory, and Napoleon. It is true that she does not stop abruptly in 1794, as they tended to do. Unlike them, she recognizes that the Revolution was certainly not over. Much recent research has been focused on the post Thermidorean period, and Jourdan incorporates results of this in fully sixteen chapters. But, having earlier shown that terror was never officially the order of the day, she devotes many pages to arguing that the Terror (capital letter) was largely a retrospective and self-justifying concoction (her word) of the men who had brought Robespierre down. Having invented it as a horrific memory, however, they had to live with it, haunting the republic's politics right down to the seizure of power by Napoleon.

Nor does Jourdan, who has written on him at length before, accept that Napoleon's rule finally brought the end of terroristic policies. She notes that under the consulate almost 4000 opponents of his regime suffered the death penalty, and that at the height of the Empire, in 1810, there were almost 30 000 political prisoners in France, and many more victims of French occupation abroad. When Napoleon fell for the second time in 1815, the royalist White Terror which followed was even more



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

ruthless. All this, she concludes, »relativizes« the exceptionalism of the Year II.

Written in a clear and vigorous style, the text is accompanied by 40 pages of lively notes, plenty of contemporary black and white images, and a full colour selection of unusual illustrations.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Arthur Kuhle, Die preußische Kriegstheorie um 1800 und ihre Suche nach dynamischen Gleichgewichten, Berlin (Duncker + Humblot) 2018, 419 S., 7 Abb. (Quellen und Forschungen zur Brandenburgischen und Preußischen Geschichte, 49), ISBN 978-3-428-15342-8, EUR 99,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Beatrice Heuser, Glasgow

It is rare that PhD theses are a revelation, and this is such a one. It requires hard work to get there, but when it finally dawns on you what this is about, it will change the way you think, not only about Clausewitz, but about strategy making in general, its limitations and purposes. To get straight to the crux: should the aim dictate means, or must the means limit aims in strategy making?

To paraphrase Donald Rumsfeld, one goes to war with the forces one has, not with the forces one wishes one had. Unless a particular war is planned for and prepared for over the longest procurement cycle imaginable, when it breaks out, one is invariably not equipped as one would like to be. This was the recurrent theme in NATO planning from its earliest days: planners preferred to project the outbreak of war to five years' time from when they were writing, when that next series of weapons systems would have entered NATO arsenals. Military planners in general never feel they are quite ready for the next war, an important factor which explains much about the »appeasement« policies of the British and French governments in the late 1930s vis-à-vis the dictators.

Along with procurement cycles (which were not yet factors in Clausewitz's time) logistics are such a crucial limit on what one can aim for in war. Even today, in the age of air lift, logistics limit what is possible. When in 1999 NATO started its air campaign against Serbia, boots on the ground prior to a cessation of hostilities were ruled out because NATO's Military Committee, chaired by German General Naumann (and Germans have learnt a thing or two about long-range logistics), could not see a way of supplying them, say, from bases in Albania, across the mountains, in summer let alone in winter. Twenty years on, the problem still obtains. Sure, if we are engaged in a war for survival, if nuclear weapons have not brought this war to a very quick end and it lasts long enough to go from research and development to large-scale production (as in the First World War with the »tank«), and if we pull all the stops, then the means can be subjugated, to some extent, to the ends. But even then, means are generally finite, geography usually matters, as does size. In short, means limit strategy, and that is a fact, not a matter of interpretation.

Take this one step up: the question whether aims can dictate means or means must limit aims is also about the role of the military and the role of the political leadership in strategy making. There has been a lengthy debate over recent years, spear-headed by Hew Strachan and supported by practitioners-turned-philosophers such as Generals (ret) Christopher Elliott and John Kiszely, who have shown that excessive military compliance with political instructions without close attention paid to how these could sensibly be translated into military action, given the context of means, has led to repeated disasters. This has come after



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/)

decades of academic criticism of military insubordination and Caesarism (the aspirations of the military – mainly outside the Anglosphere – to take over governments). The consensus, today, has moved much further in the direction of saying ends *depend* on means, and can only be formulated in taking the means into consideration. Ergo, strategy should be based on a dialogue between military leadership and political decision-makers, but must not be a one-way process.

The debate was already fully present on both sides of the year 1800. It was, as the author shows, at the centre of a widely-read late 18th-century publication by Adam Heinrich Dietrich von Bülow, and the scathing criticism to which Bülow was subjected by Prussian General Gerhard von Scharnhorst, the all-but forgotten Friedrich von Gaugreben, and Scharnhorst's disciples Carl von Clausewitz and Otto August Rühle von Lilienstern. All four harped on about how »trivial« Bülow's emphasis on the importance of logistics is, and on the inappropriateness of his attempts to capture its role mathematically, in terms of distances to magazines, transport, quantity etc. Yet as Arthur Kuhle shows, Bülow's critics, in celebrating the triumph of the will and of the choice of ends over the constraints of means, prepared the way for ever more extreme forms of war, a first step down the slippery slope towards total war, and towards (Clausewitz-fan) Ferdinand Foch's misguided belief that »victory is will [-power]«.

Kuhle has delved deeply into the literature surrounding the genesis of Clausewitz's »On War«. Interpretation is not easy, as several key terms used over and over in that literature have since shifted significantly in meaning. One is »system« which was the big fashionable word of the late 18th and early 19th century, then meaning as much as »theory« or »paradigm«, but coupled with other words, such as »war«, could mean »strategy« or »basic principle of warfare«. So when Bülow wrote his »Spirit of the New System of War«, what he meant was »the new basic principle of warfare«. Bülow claimed to have discovered this in developing, at considerable length, a positivist theory about logistics: given the fact that armies tried to avoid living »off the land«, and to hard circumstantial factors of the time (roads, horsepower and -speed, length of time over which victuals could be preserved in storage sites), he argued that armies (on both sides of any war) would be limited in their movements by their distance from such magazines. He then went on to develop mathematical models concerning one's own and the enemy's distances from such magazines and supply routes, basically cautioning against overstretch.

Scharnhorst and Clausewitz both ranted against Bülow's positivism which they took to stand for the theory that warfare could be reduced to positivist tenets. Both Scharnhorst but above all Clausewitz were against the blind application of rules (whenever A then B) in strategy making. Instead, they wanted officers to wise up to multiple considerations the relationship between which would depend on each particular war, which only the decision-maker of the day could fully understand. For war is a chameleon, a metaphor which we learn Clausewitz nicked, as usual without acknowledgement, from Friedrich von Gaugreben's 274-page critique of Bülow's »Spirit«. All three fought hard against the tendency in military training (which is much the same in Political »Science« today) to teach a set of rules that can be applied to any war (just as the Social »Science« approach tries to identify an ever larger set of theories about how *all* societies or *all* international relations, *all* inter-state wars, or *all* insurgencies »work«). Arthur Kuhle makes a credible case arguing



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

that they threw out the baby with the bath water. Bülow's critics over-emphasised genius and the freedom and will of the decision-maker, while losing sight of real-world constraints which *all* hold. This should be borne in mind by those who think Clausewitz cannot be faulted, and has real implications (with the caveat of »generally, not absolutely always«) for strategy-making today.

But Arthur Kuhle's book does far more than shine light on this particular debate. Above all, his book aims to rehabilitate Bülow whose »Spirit«, during his own life-time, was praised as the most important analytical work on war in existence. Kuhle shows that Bülow did not stop at promoting the imperative of assuring food supplies for the army to a cardinal factor in strategy making. He went further: in a publication of 1799 he espoused the idea that it would make sense for all states to spread to some »natural [geographic] limits« and that they would then seek to expand no further, creating necessary conditions for Kant's perpetual peace (p. 227). This idea underlies the redistribution of territories envisaged by the Duc de Sully in his »Grand Design« of the early 17th century, and the idea that France should attain its »natural borders« (preferably including holding the Rhine in perpetuity) flourished in the 18th century.

For Bülow, this was a function of internal lines of supplies from supply bases to frontiers, but also of each army's, and each polity's, fundamental need for survival, which Kuhle calls the »principle of subsistence«. Bülow linked this with balance-of-power theories of his times by postulating that the »political system of Europe« in which »one great power can no more be destroyed without unsettling all the others, than a planet can be catapulted out of its position [in the solar system] without undermining the whole system«. From this Bülow deduced that higher diplomatic-political concerns might well dictate that the adversary should not be destroyed, but merely manoeuvred into a position where he might make concessions (and yes, Bülow is another contender to the claim of having discovered the primacy of politics over warfare).

Kuhle shows in the following, Bülow's fiercest critics in fact espoused many of his ideas about distances from magazine or base to frontline and about enveloping an adversary along lines of attack etc. He also notes that their criticism of him may well have been driven by political opportunism, as Bülow in 1806 published a work on the campaign of 1805 ending in Napoleon's triumph at Austerlitz, a work which was highly critical of the way in which Austria and Russia had fought against Napoleon. A few days after its publication, on 7 August 1806, Bülow was arrested and sentenced to six years of prison in Colberg. The charge of which he was convicted was his criticism of the Prussian king and of foreign heads of state and of leading officials (p. 376). A year later, he was handed over to the Russians and died in prison in Riga, from the effects of torture. It makes sense to think that it was in the interest of everybody – friends and critics alike – to distance themselves from Bülow.

What Kuhle is curiously silent about is the political background. In 1806, Napoleon had dissolved the Holy Roman Empire, and just as Bülow was being arrested for offending heads of state, Prussia was in the process of abandoning its former position of neutrality. On 26 August 1806, Prussian King Frederick William III issued an ultimatum to Napoleon, insisting he withdraw his forces to the West of the Rhine, or else Prussia would declare war. The result of that campaign, culminating in the battle of Jena and Auerstedt fought by Prussia with reasonably short supply



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/)

lines in nearby Saxony, was a crushing defeat for Prussia. Neither Bülow's prescriptions for perpetual peace resulting from polities living and letting each other live, nor his prescriptions for fighting with short supply lines worked for Prussia. No wonder the »war party« of the fanatically anti-French officers led by Scharnhorst henceforth had no sympathy for Bülow's pacific ideas. While it took the war party another six years to sway the mind of the Prussian king once more to take up arms to join forces with Russia against Napoleon, Bülow's ideas to them must have stood for Frederick William's long clinging to neutrality before 1806, and after Jena and Auerstedt, his submissive behaviour towards triumphant France. In criticising Bülow, they likely criticised the pacific, defensive grand strategy associated with him – even if, paradoxically, the poor man had been sacrificed to the state interest of Prussia and its relations with Russia, the power that would eventually wear Napoleon's forces down in the winter of 1812/1813.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Catherine Maurer, Catherine Vincent (dir.), La coexistence confessionnelle en France et en Europe germanique orientale. Du Moyen Âge à nos jours, Lyon (Laboratoire de recherche historique Rhône-Alpes) 2015, 362 p. (Chrétiens et sociétés. Documents et mémoires, 27), ISBN 979-10-91592-12-3, EUR 25,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Isabelle Deflers, Freiburg im Breisgau

Selten fängt ein Buch mit einer pessimistischen Äußerung an, dies aber ist der Fall bei der Herausgeberin Catherine Maurer in der Einleitung ihres Sammelbands zur konfessionellen Koexistenz, was viel über die historische Realität eines solchen Zusammen- oder Nebeneinanderlebens aussagt. Der Erfolg der historiografischen Konfessionalisierungstheorie habe bis heute unser Bild eines durch Kontroversen und Konflikte konfessionell geteilten Deutschlands geprägt: Fokussiert auf der von der lutherischen Reformation ausgehenden Trennung zwischen Alt- und Neugläubigen und auf die zahlreichen religiösen und politischen Konsequenzen in den verschiedenen Territorien des Alten Reichs, schien die Konfessionalisierungstheorie sich in ein »Gefängnis von langer Dauer« (»prison de longue durée«) der deutschen Geschichtswissenschaften umgewandelt zu haben.

Damit meint C. Maurer, dass die Konzentration auf die konfessionellen Unterschiede und Konfliktzonen die Frage nach der Koexistenz unterschiedlicher religiöser und/oder konfessioneller Gemeinden ausgeblendet habe. Das »Miteinander trotz und in der Trennung« – nach der Formel des ehemaligen Bundeskanzlers Willy Brandt – sei dabei vollkommen übergegangen worden. Diese Frage stand deshalb im Mittelpunkt der Beiträge dieses Sammelbands. Ziel war dabei, die unterschiedlichen Formen des konfessionellen Zusammenlebens zu untersuchen: von direkten Konflikten bis zum friedlichen Zusammensein, vom Krieg bis zur Gleichgültigkeit, vom Dialog bis zum Streit.

Der Band umfasst 21 Beiträge, die in vier Schwerpunkte aufgeteilt werden. Die erste Sektion beschäftigt sich mit Reaktionen auf die Koexistenz in einer gegenseitigen Perspektive (»regards mutuels«). Hier geht es zuerst um die Wahrnehmung von Juden in christlichen diplomatischen Quellen im Mittelalter (Benoît-Michel Tock), dann um die Katharer und das Gespenst der ketzerischen Gegenkirche vom Mittelalter bis in die neueste Zeit (Uwe Brunn), weiter um den Umgang der Katholiken und Protestanten mit der Fürsorge im Elsass des 16. Jahrhunderts (Élisabeth Clementz), weiter noch um die Reaktion der »Kirchenmänner« in einer dreikonfessionellen Stadt wie Metz im 17. Jahrhundert (Julian Léonard) und schließlich um den katholischen Klerus in Elsass während des Ersten Weltkriegs (Annette Jantzen).

In der zweiten Sektion geht es um die Frage, wie mit der konfessionellen Koexistenz umgegangen wurde. Zur Beantwortung dieser Frage untersucht Olivier Marin die Debatte mit den Hussiten in Basel anhand des »Tractatus super justificatione vocationis Bohemorum« aus dem Jahr 1432. Im darauffolgenden Beitrag über Neuchâtel im 17.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/)

Jahrhundert analysiert Bertrand Forclaz die Memoiren des Statthalters (*maire*) von La Côte, Abraham Chaillet, der aus einer reichen, im 17. Jahrhundert in den Adelstand erhobenen Patrizierfamilie aus Neuchâtel stammte. Anschließend stellt Matthias Schnettger die Frage nach den Auswirkungen der fürstlichen Konversion auf das Volk seiner Ländereien anhand von Beispielen aus dem 17. und 18. Jahrhundert. Abschließend stellt Christophe Duhamelle die Art und Weise dar, wie Ostern im Jahr 1724 auf zwei verschiedenen Arten und Weisen im Heiligen Reich Deutscher Nation gefeiert wurde.

Im Mittelpunkt des dritten Teils steht die geografische Verankerung der Koexistenz. Zunächst stellt Rolf Große die Frage, ob Paris und Köln im 12. Jahrhundert das goldene Zeitalter der jüdischen Gemeinden bildeten. Loïc Chollet interessiert sich für die Evangelisierungsbestrebungen Samogitias, der letzten heidnischen Provinzen Europas, sowohl durch den Deutschen Ritterorden (*Ordo Teutonicus*) als auch durch das Großherzogtum Litauen zu Beginn des 15. Jahrhunderts. Laurent Jalabert nimmt die angebliche Einheit der konfessionellen territorialen Identität im Heiligen Reich unter die Lupe. Die historische Realität auf dem Terrain war vielfältiger und komplexer als zunächst vermutet. Zur Illustration konzentriert er sich auf Territorien der Familie Nassau-Saarbrücken und Nassau-Usingen an der Grenze zwischen dem Herzogtum Lothringen und dem Königtum Frankreich im Zeitraum vom 16. bis 18. Jahrhundert. Kaspar von Greyerz zeigt einige Fälle vom konfessionellen Zusammenleben in schweizerischen Städten im 16. und 17. Jahrhundert. Claude Muller stellt die Frage, ob das Elsass im 19. Jahrhundert als »multikonfessionelles Labor« bezeichnet werden darf. Vom »Labor« ist es auch im darauffolgenden Beitrag von Sarah Scholl über die paradoxen Wirkungen der religiösen Durchmischung in Genf die Rede, die sie im Hinblick auf die »Erfindung« der Laizität gerade als Antwort auf die konfessionelle Vielfalt am Anfang des 20. Jahrhunderts untersucht.

In der vierten und letzten Sektion geht es um die Frage, wie sich die religiöse oder konfessionelle Koexistenz leben lässt, wie sich Toleranz und Intoleranz auswirkt und wie man damit umgeht. Jérémie Foa beschäftigt sich dabei mit den Überlebensstrategien der Hugenotten nach dem Ende der friedlichen konfessionellen Koexistenz in Paris nach der Bartholomäusnacht im August 1572. Frank Muller interessiert sich für die Toleranz und den Nikodemismus unter den Künstlern und Intellektuellen zu Beginn der Vereinigten Provinzen und am Hofe Rudolfs II. in Prag zwischen 1580 bis 1610. Olaf Blaschke wirft die Frage auf, inwiefern das 19. Jahrhundert als zweites konfessionelles Zeitalter oder als zweites Zeitalter des Konfessionalismus verstanden werden darf. Céline Borello setzt sich sowohl mit dem gewalttätigen als auch mit dem toleranten Umgang zwischen Katholiken und Protestanten auseinander und stellt die Frage, wie beide Gruppen im Alltag miteinander lebten. Wie es sich als Jude im kommunistischen und katholischen Polen nach dem Zweiten Weltkrieg (1949–1989) leben ließ, fragt anschließend Audrey Kichelewski.

Aufgrund der extrem unterschiedlichen Fallbeispiele, die dieser Sammelband umfasst, freut sich der Leser bzw. die Leserin über die zusammenfassenden Schlussfolgerungen von Yves Krumenacker. In seinem umfangreichen Fazit betont er drei Kategorien von Ergebnissen. Zunächst geht es um das Bewusstsein darüber, dass es einen »Anderen« mit einer anderen Konfession überhaupt gab, was eine



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/)

anschließende Koexistenz voraussetzt. Die zweite Kategorie von Erkenntnissen betrifft die vielfältigen Modi von Koexistenz. Daraus ergibt sich als dritte Kategorie von Erkenntnissen eine umfangreiche Palette von Auslösern und Lösungsmodellen für konfessionelle Konflikte.

Nun stellt sich abschließend die Frage, ob es nicht einträglicher gewesen wäre, angesichts der zahlreichen, kurzen Beiträge, die extrem heterogene Fallbeispiele behandeln, unter »konfessioneller« im strengen Sinne des Wortes und »religiöser« Koexistenz stringenter zu unterscheiden. Die Thematik des Zusammen- und Nebeneinanderlebens zwischen Christen und Juden gehört einer besonderen Art von Koexistenz, die andere Fragen aufwirft. Insgesamt bietet der Band ein breites Panorama über die historische und geografische Vielfalt von Koexistenzmodellen und -problemen, vom gelungenen und misslungenen Zusammenleben, aber leider verliert man irgendwann den roten Faden, und man vermisst eine tiefgründige Reflektion über einen gemeinsamen Nenner. Nichtsdestotrotz tragen all diese Ergebnisse zur Relativierung der Konfessionalisierungstheorie bei und zeigen anschaulich, wie viel komplexer und vielfältiger die historische Realität in der Tat war als die Theorie es vermuten lässt. Schon allein deswegen freut man sich über weitere Forschungsergebnisse zu dieser Problematik.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Anne Motta (dir.), Échanges, passages et transferts à la cour du duc Léopold (1698–1729), Rennes (Presses universitaires de Rennes) 2017, 292 p., 34 ill., (Histoire. L'univers de la cour), ISBN 978-2-7535-5468-9, EUR 23,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
William Monter, Evanston, IL

Published in a series of French court studies by a university press in Brittany, this collection examines some of Europe's current concerns about immigration by probing the dimensions of early 18th-century cosmopolitanism at the court of Duke Leopold I of Lorraine (r. 1697–1729) – a prince who was himself its most prominent immigrant, having first entered it at age nineteen. His father (who died when Leopold was eleven) was one of Europe's great military heroes but never saw his hereditary duchies of Lorraine and Bar. Leopold's cosmopolitanism was exceptional in a ruler. His mother, the daughter and sister of Habsburg Emperors, was a former Queen of Poland who made her son fluent in both German and French; his tutor and first minister, the Count of Carlingford, was Irish; and his bodyguards were Hungarian heyduks. Leopold's outstanding gift to his principality was utterly French: an exquisite smaller-scale version of Louis XIV's palace and gardens at Versailles, the first in Europe, designed by Parisian architects and built at Lunéville while Louis XIV's soldiers garrisoned Lorraine's traditional capital of Nancy.

As its editor acknowledges, Leopold remains overshadowed in regional memory by his remarkable successor Stanislas Leczynski, a twice-deposed king of Poland who became Lorraine's last resident prince eight years after Leopold's death. This situation seems unfair, because Leopold, whose surviving architectural legacy rivals that of Stanislas, was Lorraine's last independent resident prince, while Stanislas was a complete puppet of his French son-in-law, Louis XV. One might also argue that Leopold's political cosmopolitanism was outdone by that of his son, who became successively Duke François III of Lorraine, Grand Duke Francisco Stefano of Tuscany, and finally Franz Stefan – both the first Holy Roman Emperor since Charles V (1519) with French as his mother tongue, and Europe's first successful prince-consort as the husband of Maria Theresa.

Leopold himself certainly deserves a modern biography. One important reason why no synthetic account of his reign has appeared since Henri Baumont's in 1894 is that since 1923 Leopold's most important personal writings, usually in German, have remained rather arbitrarily divided between state archives in Vienna and Nancy. One consequence is that the outstanding subsequent contribution to his reign, Herbert Wolf's *Reichskirchenpolitik des Hauses Lothringen* (Stuttgart, 1994), appeared exactly a century after Baumont. It ends with the deaths of Leopold's younger brothers in 1715; together with the maturing of his children, this event reoriented his dynastic plans towards Vienna and a dynasty which accepted female inheritance with the Pragmatic Sanction of 1713 – and had in fact produced an heiress by the time Leopold died.

The most valuable sketch of Leopold in this volume is oddly located (p. 93–104) and comes from Renate Zedinger, the Viennese doyenne of 18th-century Habsburg dynastic relations. Strewn with archival tidbits



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

from Vienna's HHSA, it provides valuable guideposts towards a modern biography by deftly summarizing Leopold's priorities, including his need for Viennese support before accepting any French offers to exchange Lorraine (p. 96) and his fruitless efforts to mediate between the French and Habsburg courts as the war of Spanish succession dragged on (p. 97–99). Leopold's legally flimsy claim to raise his personal status to S.A.R., Son Altesse Royale was quickly acknowledged by his Habsburg patrons but only accepted by his French in-laws after Louis XIV's death (p. 101). However, Leopold's desire to have the permanent neutrality of his duchies officially acknowledged proved vastly more difficult, not helped when his brother was killed in 1705 while serving in the Imperial army. Only near the end of his long reign did the Emperor (1726), George I of England (1727) and the French king (1728) finally agree to Lorraine's permanently neutral status.

Every reader will find particular favorites among these admirably wide-ranging investigations of cosmopolitanism in Leopold's Lorraine. Mine include Frederic Richard-Maupiller's survey of its otherwise nonexistent Irish presence under Leopold (pp. 47–60). Lorraine's Italian immigrants turn up in both predictable and unexpected roles. Raphaël Tasin examines their contributions to Lorraine's ecclesiastical architecture (p. 233–250), while Alain Petiot notes their prominent role in Leopold's extensive informal private diplomatic service, including a professional *joueur de paume* who, after serving in Mantua and Vienna, ended up hanged in the Bastille in 1711 (p. 41–45).

Cultural exchanges in Leopold's Lorraine cut across confessional lines. Jean Boutier examines Leopold's new Academy, a finishing school for young European noblemen that rotated between Lunéville and Nancy (p. 73–89); it did especially well with Central European lads and with Protestants from Great Britain, who were required to eat fish on Fridays. In the opposite direction, Jean Saint-Ramond (p. 181–193) describes Leopold's sending Philippe Veyringe, »Lorraine's Archimedes«, to a French Protestant in London in 1720, enabling Veyringe to create continental Europe's earliest »Copernican« planetarium (»rediscovered« by Zedinger in Vienna's *Naturhistorisches Museum*: p. 181, n. 1), which adorned Leopold's »cabinet of curiosities«. Like science, music is intrinsically cosmopolitan; René Deputot's contribution (p. 251–268) offers informative maps of Leopold's major musical talent pools in central Europe (p. 253) and France (p. 254). All in all, we have acquired a useful tool for understanding a peculiar court which borrowed heavily from both Vienna and Versailles during the early Enlightenment.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Christian Mühlig, Die europäische Debatte über den Religionskrieg (1679–1714). Konfessionelle Memoria und internationale Politik im Zeitalter Ludwigs XIV., Göttingen (Vandenhoeck + Ruprecht) 2018, 587 S. (Veröffentlichungen des Instituts für Europäische Geschichte Mainz, 250), ISBN 978-3-525-31054-0, EUR 85,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Jean Schillinger, Nancy

L'ouvrage reprend le texte d'une thèse franco-allemande soutenue en 2016 aux universités de Marbourg et de Paris-Sorbonne. Il considère, dans le contexte européen (insistant particulièrement sur la France, l'Angleterre et le Saint-Empire), les éléments du débat sur la guerre de Religion à la fin du XVII^e et au début du XVIII^e siècle, dans une période englobant la révocation de l'édit de Nantes et les dernières guerres du règne de Louis XIV, qui virent le Roi-Soleil affronter des coalitions pluriconfessionnelles.

La première partie considère les inflexions de la notion de guerre de Religion dans l'historiographie catholique et protestante; la deuxième partie examine l'emploi fait des considérations historiographiques dans les publications liées à l'actualité (essentiellement les pamphlets et les revues). La perspective est transculturelle: le débat sur la guerre de Religion est européen, et la langue française tient une place prépondérante.

Le souvenir des guerres de Religion apparaît comme un thème central de l'historiographie, destiné essentiellement à produire des exemples historiques et à servir de fonds argumentatif. Le souvenir des souverains du passé permettait de générer des exemples positifs (incitant à l'imitation ou à l'émulation) ou négatifs (servant de mise en garde par le biais de la diffamation).

L'examen de l'historiographie catholique fait une place prédominante aux ouvrages d'origine française (dont ceux de Louis Maimbourg et de Jacques-Bénigne Bossuet). La question de la guerre de Religion y est pour une part envisagée en référence aux conflits contre l'islam (croisades et guerres contre les Turcs) et surtout contre les hérésies de la fin de l'antiquité et de l'époque médiévale, l'arianisme et le catharisme. Le combat contre le protestantisme «hérétique» est légitimé par le lien établi entre l'hérésie et la rébellion politique. Une distinction nette fut établie entre les guerres de Religion menées par les rois de France, conformes à la mission providentielle de la monarchie française, et celles que les protestants étaient accusés de vouloir susciter, criminelles, nuisibles à la religion et à l'État.

L'historiographie protestante tenta de réfuter ces positions. De manière générale, les historiens protestants rejettent la responsabilité des guerres de Religion sur le clergé catholique, notamment le pape et les jésuites. L'historiographie du «refuge» protestant témoigne d'une évolution remarquable. Pierre Jurieu souligne initialement la communauté d'intérêt entre les rois de France et leurs sujets huguenots, contre la menace émanant des catholiques fanatiques, épaulés par le pape et les Espagnols. Progressivement, la soumission inconditionnelle



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

au roi fit place à la légitimation de la résistance, et cette légitimation s'effectua volontiers à travers la référence à une guerre de Religion allemande, la guerre de Smalkalde (1546–1547), ce qui permit à Jurieu de présenter à Louis XIV un exemple négatif en la personne de Charles Quint.

Les historiens allemands étaient profondément marqués par l'exigence luthérienne de soumission à l'autorité profane et la conversion au catholicisme du duc de Saxe Auguste le Fort relança la discussion sur la légitimité du droit de résistance dans la patrie même du luthéranisme. Les tensions entre différentes approches de la guerre de Religion furent particulièrement fortes en Angleterre; la constitution et les mutations de la mémoire des guerres de Religion furent largement conditionnées par l'interaction entre le souvenir d'événements passés et les conflits politiques actuels. Les interventions d'Édouard VI et d'Élisabeth I^{re} devinrent un critère à l'aune duquel fut jugée l'attitude des rois d'Angleterre lors de la révolte des Cévenols protestants (1702–1710). Les débats sur la guerre de Religion, généralement connotée de manière négative, furent l'un des fondements sur lesquels s'édifia la notion de tolérance, proclamée comme constituante fondamentale de l'identité protestante. Les considérations historiographiques concernant la guerre de Religion furent largement reprises dans les publications d'actualité (*Tagespublizistik*) des deux camps confessionnels.

En France, comme les historiens, les propagandistes glorifièrent Louis XIV pour son engagement en faveur du catholicisme, et les guerres de la fin du règne furent fréquemment présentées comme des guerres de Religion. Particulièrement intéressants sont les arguments développés lors de la guerre de Succession d'Espagne, qui virent Bourbons et Habsbourg s'affronter également pour la primauté dans le camp catholique. Parallèlement aux opérations militaires, une guerre de plume fut menée entre les souverains catholiques, chacun visant à imposer son interprétation de la guerre de Religion.

Face à cette argumentation, la propagande protestante élaborait des stratégies de justification complexes. L'affirmation de la soumission des protestants à l'autorité légitime fit place, lorsqu'il devint évident que Louis XIV ne mettrait pas un terme aux persécutions, à la défense de la légitimité du droit de résistance à une autorité impie. Cette résistance se fonde sur la mobilisation de stéréotypes anticléricaux. Le lien entre protestantisme et tolérance excluait l'initiative d'une guerre de Religion (inhérente en revanche au fanatisme attribué au catholicisme), mais s'accordait avec les interventions de souverains protestants en faveur de leurs coreligionnaires persécutés.

Le contexte politique créé par les alliances de La Haye et de Vienne favorisa le développement d'argumentations supraconfessionnelles, répondant à la propagande française et susceptibles de toucher un public aussi bien protestant que catholique: Louis XIV, accusé de viser à la monarchie universelle et d'être l'allié des Turcs, était présenté comme un souverain machiavélique, ennemi non seulement du catholicisme, mais de la chrétienté toute entière.

Cette monographie très stimulante met au jour des aspects négligés de la propagande politique dans les années 1679–1715: contrairement à certaines idées reçues, le poids de la religion ne s'effaça pas. Au contraire, l'argumentation sur un fondement religieux connut une recrudescence, au début de la période que l'on caractérise comme celle des Lumières; un débat parti de France subit une internationalisation qui lui conféra une dimension transculturelle, marquée par des interactions très profondes



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

entre les différents pays et les camps confessionnels; le concept de guerre de Religion manié dans la propagande est d'une éminente plasticité, instrumentalisable à des finalités diverses. La période considérée comme celle des »guerres de Religion« fournit un réservoir d'exemples à la mémoire culturelle et l'auteur dit sa conviction que les débats à l'époque de Louis XIV déterminent encore notre image des guerres de Religion.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Ulrich Niggemann, Revolutionserinnerung in der Frühen Neuzeit. Refigurationen der »Glorious Revolution« in Großbritannien (1688–1760), München (De Gruyter Oldenbourg) 2017, XIV–653 S., 30 s/w Abb. (Veröffentlichungen des Deutschen Historischen Instituts London, 79), ISBN 978-3-11-054054-3, EUR 64,65.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Raingard Esser, Groningen

Studien zu Erinnerungskultur(en) haben seit den Pioniertagen des Gießener SFB 434 (von 1997 bis Ende 2008) einen enormen Boom erlebt. Memory Studies haben sich längst zu einem allumfassenden Schlagwort entwickelt, dessen Omnipräsenz mittlerweile Gefahr läuft, seine semantische Präzision und heuristische Operationalisierbarkeit zu verlieren.

Die vorliegende Untersuchung leistet allerdings einen wichtigen Beitrag zum Thema, der auf neuere Ergebnisse in der Forschung eingeht, diese systematisiert und theoretisch weiterentwickelt. Die Multi- und Intermedialität auch von frühmodernen Erinnerungsdiskursen und -strategien ist mittlerweile allgemein anerkannt und gilt nicht mehr als Signatur der Moderne. Auch die Untersuchung längerfristiger Erinnerungskonstellationen steht seit einiger Zeit stärker im Fokus der Frühneuzeitforschung. Hier hat unter anderem das von 2008 bis 2014 an der Universität Leiden durchgeführte Forschungsprojekt »Tales of the Revolt. Memory, Oblivion and Identity in the Low Countries, 1566–1700« wichtige methodische und theoretische Grundlagen geschaffen und am Beispiel des Achtzigjährigen Krieges getestet.

Es ist jedoch das Verdienst von Ulrich Niggemann, dass er besonders die Rekonfigurationen bestimmender Bausteine der Revolutionserinnerung von 1688/1689 bis 1760 unter die Lupe nimmt. Der Begriff »Memorem«, den Niggemann in Analogie zum Begriff »Kulturem« für diese Bausteine einführt, bietet sicherlich einen Schlüssel für weitere Forschungen in diese Richtung. Diese Vorgehensweise erlaubt dem Autor zudem, Gleichzeitigkeiten, Konjunkturen, konkurrierende und umkämpfte Wort- und Begriffsverwendungen zu untersuchen. Ziel der Arbeit ist es, im Gegensatz zu vielen älteren englischen Forschungen nicht eine lineare Entwicklung von der Glorious Revolution zum englischen Parlamentarismus zu ziehen, oder den konservativen und konsensualen Charakter englischer politischer Umwälzungen nachzuzeichnen. Vielmehr will Niggemann die Pluralität der Erinnerung aufzeigen, die sich in den politischen Gegebenheiten und in den am Diskurs beteiligten Gruppen unterschiedet, und dadurch auch den pragmatischen Umgang mit Erinnerungsbausteinen im jeweiligen politischen Tagesgeschäft der Zeitgenossen deutlich zu machen.

Während der erste Teil der Arbeit sich auf die Genese und Sedimentierung der Revolutionserinnerung(en) im Gegenwartshorizont der Ereignisse fokussiert, geht es im zweiten Teil um die Aneignung und Rekonfigurationen der Erinnerungsbausteine nach der Etablierung der Herrschaft von William und Mary bis zur Thronbesteigung Georgs III.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Für den Themenkomplex der englischen Revolutionserinnerung, die ja auch die Auseinandersetzung mit der Absetzung und der Hinrichtung Charles I. beinhaltet, kann Niggemann besonders auf die stark interdisziplinär ausgerichteten Arbeiten von Kevin Sharpe zurückgreifen, der in der britischen Geschichtsschreibung als ein Pionier für interdisziplinäre Interpretationen von Medien der Macht im politischen Diskurs gilt, und der bereits in den 1990er Jahren bis zu seinem frühen Tod 2011 Themen wie die mediale Repräsentation der Monarchie und das Verständnis vom Begriff »Revolution« untersucht hat, mit denen sich auch Niggemann auseinandersetzt.

Das Ergebnis der vorliegenden Studie ist vielschichtig: Kernpunkt der Interpretation der Glorious Revolution bleibt der bereits von Jonathan Clark als grundlegendes Deutungsmuster interpretierte Providentialismus, der, gepaart mit einem (politischen) Antikatholizismus die intellektuelle Auseinandersetzung um die Revolution und ihre Folgen bestimmte. Innerhalb des theologischen Interpretationsspektrums gab es allerdings auch wichtige Brüche, Nuancen und Denkweisen, die die Revolution gerade nicht als Wiederherstellung einer bestehenden Ordnung sahen. Daneben werden auch andere Interpretation – der Rekurs auf die *ancient constitution* oder der Widerstand gegen Tyrannei – auf ihre Wirkmächtigkeit untersucht.

Die Publikation dieser mit 653 Seiten sehr umfangreichen Monografie ist die überarbeitete Habilitationsschrift des Autors und trägt auch die Signatur dieses Genres. Sie zeichnet sich aus durch einen dichten methodischen und theoretischen Teil, eine umfassende Diskussion der Sekundärliteratur zum Thema sowie eine sehr gründliche und umfangreiche Quellenanalyse, die mit Hilfe eines qualitativ arbeitenden Softwareprogramms (QDA) bewältigt wurde. Niggemann kontextualisiert seine Untersuchung in verschiedenen Forschungsfeldern: Er leistet einen Beitrag zum Komplex der Memory Studies, er positioniert sich in der Debatte um eine Kultur- und Ideengeschichte von »Revolution« im Allgemeinen (und der sehr umfangreichen Literatur zur Glorious Revolution im Speziellen) und er diskutiert die multimedialen Kommunikations- und Handlungsräume der frühneuzeitlichen (englischen) Gesellschaft. Dieses ambitionierte Programm kann verwirren.

Während der erste Teil der Studie, der ungefähr die Hälfte des Textes ausmacht, aber nur die ersten Jahre der Glorious Revolution von 1688 bis 1689 untersucht, durch die Analyse einer Vielzahl von manchmal überraschenden Medien, wie etwa einem Set Spielkarten von 1689 (S. 73) oder der Liedkultur der Revolution, besticht, wird die Auseinandersetzung im zweiten Teil sehr viel stärker fokussiert auf Textmaterial wie Predigten, *histories*, und politische Kommentare im Dickicht der nun entstehenden parteipolitischen Auseinandersetzungen. Gerade in diesem Teil verwischen sich gelegentlich die (allerdings insgesamt fließenden) Grenzen zwischen Intellectual History und Erinnerungskulturforschung. Die Revolutionserinnerungen in Schottland und Irland, oder selbst im England außerhalb Londons werden nicht berücksichtigt, was angesichts der Fülle des bereits für London bearbeiteten Materials vermutlich auch nicht machbar gewesen wäre. Der in Einleitung und Schlussteil angedeutete Einfluss der Glorious Revolution auf das Denken über Revolution bei den europäischen und transatlantischen Nachbarn bleibt ein in der Zukunft zu untersuchendes Forschungsprojekt, dem es sich sicherlich lohnt, weiter nachzugehen.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/)

Doreen von Oertzen Becker, Kurfürst Johann der Beständige und die Reformation (1513–1532). Kirchenpolitik zwischen Friedrich dem Weisen und Johann Friedrich dem Großmütigen, Köln, Weimar, Wien (Böhlau) 2017, 541 S. (Quellen und Forschungen zu Thüringen im Zeitalter der Reformation, 7), ISBN 978-3-412-50808-1, EUR 70,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Thomas Nicklas, Reims

Diese Jenenser Dissertation zu Kurfürst Johann dem Beständigen von Sachsen füllt eine große Lücke in der Forschung aus, gehörte der zwischen 1525 und 1532 in Kursachsen regierende Ernestiner doch zu den vernachlässigten Figuren der Forschung zum Reformationszeitalter in Mitteldeutschland. Zu unbedeutend erschien er neben seinem imposanteren Bruder Friedrich (dem Weisen), der eher dem Bild des tätigen und kulturell prägenden Renaissancefürsten entsprach, und neben seinem Sohn und Nachfolger Johann Friedrich (dem Großmütigen), unter dem sich der Konflikt mit dem Reichsoberhaupt Karl V. zuspitzte, bis hin zum Absturz der ernestinischen Linie des Hauses Wettin im Schmalkaldischen Krieg 1546/1547. Wenn die ältere sächsische Geschichtsschreibung Johann gleichwohl mit dem Beinamen »der Beständige« ein rühmendes Attribut beilegte, so verweist dies auf seine wichtige Rolle bei der weiteren Durchsetzung der Reformation in Kursachsen, zwischen den Umwälzungen des Bauernkrieges 1525 und dem Beginn der konfessionellen Lagerbildung im Reich, die in der Gründung des um einen sächsisch-hessischen Kern gruppierten Schmalkaldischen Bundes 1531 gipfelte.

Die Untersuchung setzt im Jahr 1513 ein, als der bereits 45jährige Herzog Johann eine zweite Ehe mit Margarete von Anhalt schloss und seinen Bruder Kurfürst Friedrich zu einer Landesteilung (Mutschierung) veranlasste, mit der sich eine Art Vorform des heutigen Thüringen im Westen des wettinischen Machtbereichs bildete, die Johann von seiner Residenz in Weimar aus regierte. Freilich konnten die Regierungsgeschäfte den immer auf Zerstreung bedachten Fürsten nur zeitweilig fesseln, weshalb es im Weimarer Finanzwesen zu Missständen kam, die man auf das weitgehende Desinteresse Johanns an den Verwaltungsangelegenheiten zurückgeführt hat. Größeren Anteil nahm er dagegen an religiösen Fragen und an der aufkommenden Reformation, wobei hier auch die Begeisterung seines Sohnes Johann Friedrich für die neue Lehre den Ausschlag gegeben haben dürfte. Jedenfalls widmete Martin Luther dem Weimarer Herzog 1520 erstmals eine Schrift, nämlich den »Sermon von den guten Werken«, so dass fortan auch ein Briefwechsel zwischen dem Wittenberger Theologen Luther und dem Fürstenhof in Weimar einsetzte.

In der Folgezeit bekämpften Johann und seine Räte entschieden alle Konkurrenzmodelle kirchlicher Reformation, wie sie sich mit dem Namen des chiliastischen Thomas Müntzer oder der Eucharistielehre des umtriebigen Andreas Karlstadt verbanden. Diese kirchenpolitische Wirksamkeit Johanns und seines Hofes zugunsten der Durchsetzung der von Luther und Melancthon vertretenen »Wittenberger Lehre« ist in



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/)

ihrer Bedeutung für die kulturelle Prägung des mitteldeutschen Raumes nicht zu unterschätzen und wird in dem vorliegenden Band schlüssig dargestellt und von ihren Motiven her erklärt.

Mit Johanns Regierungsantritt in Kursachsen 1525 verbanden sich eingreifende Maßnahmen wie die Reform der Universität Wittenberg, die Landesvisitationen und die Sequestration von Klostergütern. Damit ging die lutherische Reformation nach den tumultuarischen Anfängen in die Phase administrativer Festigung über, im Sinne des Aufbaus einer territorial abgeschlossenen Landeskirche. Nach dem Gewaltausbruch des Bauernkrieges griff die Obrigkeit zudem entschieden gegen konfessionelle Abweichler durch, wie sich am Beispiel der verfolgten sächsischen und thüringischen Wiedertäufergemeinden zeigen lässt. Im Anschluss an den Ausbruch religiöser Pluralität in der Frühphase von Luthers Wirken ging man nun entschlossen wieder an die Vereinheitlichung in Lehre und kirchlicher Praxis. Die Konstituierung einer lutherischen Orthodoxie in Kursachsen sollte auch den Bruch mit den oberdeutschen und schweizerischen Reformierten herbeiführen, ablesbar am Ausgang des Marburger Religionsgesprächs von 1529, bei dem Philipp von Hessen gegen die sächsische Opposition vergebens eine protestantische Einheitsfront zu errichten hoffte.

Breiten Raum nimmt in der Darstellung überdies die Reichspolitik Kursachsens in der Regierungszeit Johanns ein, liegen mit dem Speyerer Protestationsreichstag 1529 und dem Augsburger Bekenntnisreichstag 1530 doch zwei für die Entwicklung des deutschen Protestantismus bedeutende Reichsversammlungen in dieser Zeit, an denen der bereits vom Alter gezeichnete Kurfürst auch persönlich teilnahm. Dabei wird nicht zuletzt der steigende Einfluss der Theologen auf das politische Handeln des kursächsischen Hofes deutlich. Am Ende der 1520er Jahre hatte sich Luther als wichtigster Ratgeber der ernestinischen Fürsten durchgesetzt, nachdem der Hof ihn zunächst auf die Rolle des Experten für kirchliche Angelegenheiten hatte festlegen wollen.

Diese Entwicklung hin zum lutherischen Reformationsstaat hatte sich mit der wachsenden Unsicherheit wegen der den Reichsfrieden massiv bedrohenden Packschen Händel 1528 Bahn gebrochen, als Luther gegen die kriegerische Politik des Landgrafen von Hessen zum behutsamen Vorgehen im Interesse der Friedenswahrung mahnte und damit den Beifall Kurfürst Johanns fand. Dieser steigende Einfluss der Wittenberger Theologie auf die Politik Kursachsens könnte auch als das markante Kennzeichen der späteren Regierungszeit des Kurfürsten bezeichnet werden. Das Verhältnis zwischen Hof (Torgau/Dresden) und Universität (Wittenberg/Leipzig), über Johanns Regierungszeit und den Wechsel in der Kurwürde (1547) hinaus, ist durchaus einer der interessantesten Aspekte einer sächsischen Kulturgeschichte im 16. Jahrhundert.

Auf jeden Fall eröffnet die gründlich erarbeitete und ausgewogene Studie über einen der unbekannteren ernestinischen Fürsten des Reformationszeitalters bedeutende Einblicke in den Zusammenhang von Religion und Politik in Mitteldeutschland und in die Staatsbildung unter dem Vorzeichen des lutherischen Konfessionalismus.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Wolfgang Palaver, Harriet Rudolph, Dietmar Regensburger (ed.), The European Wars of Religion. An Interdisciplinary Reassessment of Sources, Interpretations, and Myths, London, New York (Routledge) 2016, 269 p., ISBN 978-1-4724-2711-3, GBP 110,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Pierre-Jean Souriac, Lyon

Le présent volume propose une réflexion historiographique et épistémologique sur la place de la religion dans les processus guerriers. On le sait déjà depuis longtemps, la religion sert de justifications dans la décision de faire la guerre, elle est aussi, d'une manière plus personnelle et intime, un facteur de motivation dans la prise d'armes. Elle permet de comprendre certains comportements de combattants, certaines prises de décision ainsi que le positionnement de différentes institutions. La religion interroge la guerre, et ce livre s'inscrit dans une tradition philosophique aussi bien qu'historique déjà ancienne.

Dirigé par un historien, Harriet Rudolph, deux théologiens Wolfgang Palaver et Dietmar Regensburger, porté par un groupe de recherche de l'université d'Innsbruck, ce livre rassemble douze communications à la croisée de l'histoire (six articles), de la théologie et de la philosophie (six articles). L'approche se veut donc délibérément transversale et s'attache à travailler sur la nature de la confrontation dans un contexte traditionnellement conçu comme un affrontement religieux. L'ensemble des contributions propose ainsi une relecture critique du rôle du religieux dans la définition de certains conflits que la tradition historique a considéré comme des guerres de Religion.

D'un point de vue du contexte historique, les contributions se limitent aux affrontements qui déchirèrent quelques États européens entre le premier tiers du XV^e siècle et la fin du XVII^e siècle, c'est-à-dire dans le contexte d'apparition de la Réforme protestante et de la prise de conscience d'une division de la chrétienté occidentale. Ainsi, le livre nous emmène-t-il dans le Saint Empire romain germanique entre la guerre de Smalkalde et la guerre de Trente Ans, en France au cours des guerres de Religion, en Angleterre durant la guerre civile, dans la Confédération helvétique entre la paix de Kappel (1531) et le milieu du XVII^e siècle, autour de Prague lors des premiers soulèvements hussites du XV^e siècle.

Les six derniers chapitres, plus théoriques, restent cependant sur une analyse dont les exemples sont pris dans ce même contexte historique, à l'exception d'un excursus dans le champ des affrontements des années 1990 en ex-Yougoslavie. Le choix de cette focale limitée à l'Europe centrale et occidentale entre le XV^e et le XVII^e siècle est heureux car il permet d'ancrer la réflexion dans une historiographie précise et dont on trouve un écho dans chaque contexte étudié. Le choix du titre, «The European Wars of Religion», souligne ce choix comparatiste même si le contenu du livre, sur le plan historique, n'est qu'une suite d'études de cas. Sa principale limite, inhérente à ce choix, est d'individualiser un temps des «guerres de Religion» autour de l'émergence de la Réforme faisant des affrontements médiévaux comme les croisades ou des soulèvements du XVIII^e siècle (Cévennes, Vendée), des événements distincts alors



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

que l'on sait que s'opèrent de profondes liaisons dans ce temps long de l'affrontement religieux.

L'introduction de l'ouvrage que l'on doit à ses trois directeurs pose la question des liens complexes entre violence, religion et État moderne. Projeter un regard contemporain sur une société où la sécularisation des rapports sociaux et politiques ne s'est pas encore faite exige un préalable méthodologique. Pour les directeurs de l'ouvrage, la question du poids du religieux sur l'individu et la société doit être réévaluée selon des catégories bien différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui. C'est pour cela qu'ils considèrent comme légitime de questionner de tels affrontements dans leur dimension religieuse malgré leur désignation traditionnelle de conflits religieux. La question du point de vue de l'historien dans le traitement de son sujet n'est pas nouvelle, et ce livre s'inscrit dans une tradition d'histoire critique déjà ancienne, avec cependant comme singularité l'association de l'analyse historique aux enjeux philosophiques et théologiques. L'objet de la première partie du livre est alors de revenir sur une historiographie de ces différents événements afin de questionner leur nature et leur lien avec la foi de leurs acteurs. L'objet de sa deuxième partie est d'évaluer la pertinence des concepts de sécularisation, de sacré, de violences religieuses, ainsi que la pertinence des outils de l'historien, des anthropologues ou des philosophes pour saisir ces événements dans leur singularité.

Pavel Soukup présente la situation en Bohême entre 1419 et 1479, ce que l'on appelle traditionnellement les guerres hussites. Il analyse en détail la rhétorique des partis en présence, celle de la croisade contre les hérétiques pour les catholiques, celle d'une guerre sainte pour les nobles de Bohême qui se comparent alors aux héros de l'Ancien Testament. Chez les Tchèques, se mêle à ce discours un messianisme qui débouche sur des revendications nationales face à l'empereur, face aux armées ennemies composées essentiellement de soldats originaires de terres germaniques, face également au pape.

Pour le cas helvétique, Thomas Lau aborde le sujet au niveau des rapports de force au sein de la Confédération, au niveau des rapports confessionnels entre cantons. Il fait de la paix de Kappel (1531) un fondement instituant un équilibre précaire dans lequel le choix religieux n'est pas le fait de l'individu mais celui du canton. Diverses affaires au XVII^e siècle créent des tensions religieuses, et amènent à une recomposition politique du rapport entre cantons, rejetant le problème dans le domaine du politique.

Philip Benedict aborde le versant français du problème, celui de ces «guerres de Religion» (1562–1598) dont il interroge la pertinence de l'appellation. Dans un itinéraire historiographique du XVI^e siècle à nos jours, il montre comment se sont succédé des grilles de lecture dans lesquelles le religieux était loin d'avoir la même importance. La Popelinière côté protestant, Belleforest côté catholique, deux auteurs contemporains des événements, servent de canevas à une lecture qui oppose la question du différend religieux à celle des ambitions nobiliaires comme motivation profonde du conflit. Jacques-Auguste de Thou s'en fait le relais au début du XVII^e siècle et l'inscrit durablement dans l'historiographie du conflit. Les approches récentes sont revenues sur la religion comme motivation du conflit, la questionnant sous l'angle de sa légitimation, sous l'angle de la violence, sous l'angle des engagements politiques.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/)

Harriet Rudolph revient sur deux archétypes des guerres religieuses en territoire germanique: la guerre de Smalkalde et la guerre de Trente Ans. Opposition à l'empereur, légitimation des États princiers, soutien des institutions ecclésiastiques, justifications des actes par la religion, autant de points communs où les enjeux confessionnels sont mêlés à des intérêts politiques. Charles A. Prior propose un constat similaire pour la situation anglaise au milieu du XVII^e siècle. »Guerre civile«, »Révolution puritaine«, ces événements mêlent des enjeux très divers que l'auteur résume autour de la notion de »Reformation politics«. Selon l'auteur, le conflit trouve son origine dans le rapport du pouvoir aux questions religieuses, allant dans le sens d'une consolidation de l'État par l'adoption d'une réformation légale.

Enfin, la première partie du livre s'achève par un article plus transversal de Luise Schorn-Schütte sur la question du »droit de résistance«. Elle centre son analyse autour des enjeux impériaux des années 1530-1550, s'appuyant sur les écrits de théologiens, de juristes ou d'hommes d'État. Elle pose la question de la violence contre l'État et donc de l'argument religieux dans ce processus.

William T. Cavanaugh ouvre la partie plus théorique de l'ouvrage en postulant l'impossibilité d'une guerre de Religion dans un temps où la société ne sépare pas le religieux du séculier. La guerre de Religion n'est qu'un mythe, un modèle dont il définit les cadres et qu'il invalide l'un après l'autre à l'aune d'exemples historiques. Il récuse l'idée d'une opposition fondée strictement sur la religion et de la modernisation de l'État comme issue du conflit. S'opposant à une tradition philosophique courant de Hobbes à Rawls, pour lui au contraire, l'affirmation de l'État est la cause des conflits à cette époque et non sa solution, notamment en raison des progrès de la sécularisation conduisant à des transferts de compétences politiques ou économiques, des structures ecclésiastiques aux structures civiles. C'est ce qu'il nomme »Secularization of the Holy«.

Paul Dumouchel et Bruce K. Ward prennent la suite de ce premier article et y font réponse en revenant sur cette question de la sécularisation des sociétés et de son impact sur la violence religieuse. Le premier souligne de quelle manière l'État moderne s'est approprié un droit moral distinguant le bien du mal et s'est autorisé à définir la bonne et mauvaise violence, s'appropriant ainsi la morale religieuse. Le second prend le contre-pied du précédent en postulant que l'État moderne et le processus de sécularisation ne suffisent pas à expliquer la violence à eux seuls. Les trois derniers articles sortent de ce débat et ouvrent davantage la question théorique.

Ralf Miggelbrink aborde la problématique de la division de la chrétienté occidentale par l'émergence des confessions comme origine des violences. Il pose la question d'une violence légitime, la »colère de Dieu«, qu'il met en relation avec les attentes d'une apocalypse. Janez Juhant revient pour sa part sur le conflit en ex-Yougoslavie et notamment ses développements en Bosnie-Herzégovine et propose des grilles de lecture sur le rôle de l'engagement religieux dans ces événements. Enfin, article conclusif, Wolfgang Palaver conteste la lecture classique de la religion comme source initiale de violence, lecture relevant d'un mythe, préférant pour sa part orienter l'analyse sur la question des Églises comme origine des conflits plutôt que sur la foi des fidèles.

Ce livre propose ainsi de passer au crible des enjeux religieux des événements communément admis comme des »guerres de Religion«. Il est à la fois une réflexion historiographique et une réflexion sur les



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

concepts et notions en usage chez les historiens, les philosophes et les théologiens. Comme tel, il postule des interprétations, il donne des clés de lecture sur l'écriture de l'histoire et il est donc un objet de réflexion épistémologique. Comme tel, il est donc discutable, mais n'en demeure pas moins stimulant pour la réflexion de tout chercheur sur les événements qui déchirèrent l'Europe au temps des réformes.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Mike Rapport, *The Unruly City. Paris, London and New York in the Age of Revolution, New York (Basic Books) 2017, XXXIV–364 p., 16 p. ill., ISBN 978-0-465-02228-1, USD 32,00.*

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Gabriele B. Clemens, Saarbrücken

Mike Rapport gehört zu den renommiertesten Revolutionsforschern der Neueren Geschichte im angelsächsischen Raum. In seinem neuen Buch untersucht er die Großstadt als politischen Kommunikations- und Aktionsraum am Beispiel von New York, London und Paris im Zeitraum von den 1760er Jahren bis zum Sturz Maximilien de Robespierres 1794. Grundlegend ist die Fragestellung, wie sich die politischen Gegner jeweils der Stadt bemächtigten, welche zentralen Gebäude umstritten waren, besetzt wurden, wie diese Auseinandersetzungen die Anhänger zu mobilisieren vermochten. Fokussiert werden weiter Bilderstürme, die Demolierung der Symbole der alten Herrschaft sowie die Schaffung neuer Symbole. Mittels Toponomastik (aus der Rue Saint-Honoré wurde die Rue de la Convention), revolutionärer Fahnen, sichtbarer politischer Parolen im öffentlichen Raum sollten politische Ideologien verbreitet und in das zeitgenössische Gedächtnis eingeschrieben werden.

Rapport zeigt, wie die Revolutionäre innerhalb der Städte Netzwerke aufbauten, die über die Nachbarschaft hinausgingen und so den öffentlichen Raum durchdrangen. In London organisierte der Radikale Thomas Hardy in Kneipen regelmäßige Treffen, um dort mit Handwerkern, Arbeitern und einzelnen Advokaten zu politisieren. In Paris sind es die berühmten Versammlungen in den Sektionen, in denen sich die politischen Meinungen bei permanenten Diskussionen bildeten und die viel dazu beitrugen, die Revolution zu radikalieren und voranzutreiben.

Man wundert sich ein wenig über die Versuchsanordnung: Macht es Sinn, die Französische Revolution, die in einen brutalen Bürgerkrieg mündete, der zehntausende Franzosen das Leben kostete, mit der Unabhängigkeitsbewegung in New York und den zivilen politischen Aktionen in London vor 1800 zu vergleichen, wobei der Autor explizit darauf verzichtet, transatlantische Verbindungen und Netzwerke auszuleuchten? Dieser Themenzuschnitt dient der Thesenbildung: Warum ist die Französische Revolution in Paris aus dem Ruder gelaufen, und warum gelang es wiederum, genau dies in New York und London zu verhindern?

Rapport sieht in der Struktur der radikalsten und ärmsten Viertel von Paris einen wesentlichen Grund. Die Zusammensetzung von Nachbarschaften in den Stadtvierteln habe Paris zur militanten, revolutionären Stadt gemacht, so seine zugespitzte These. Sie hätten die Politik bei jeder politischen Krise angeheizt: Der Faubourg Saint-Antoine beim Sturm auf die Bastille, das Marktviertel Les Halles im Oktober, vom dem aus die gewaltbereiten Fischweiber den Zug nach Versailles organisierten, und schließlich der Distrikt der radikalen *cordeliers* (Quartier de la Monnaie) in jener Krise, die auf die Flucht des Königs folgte. Die spezifische Kombination von Topografie, Sozialstrukturen und politischem Aktivismus führte nach Rapport zu unterschiedlichen



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/)

politischen Erfahrungen und prägte so die zeitgleichen Geschehnisse in London und Paris entscheidend.

Wirklich Neues erfährt man nicht in diesem Buch, aber die Lektüre ist sehr anregend. Rapport fokussiert die Stadt als Aktionsraum und nimmt den Leser förmlich an die Hand. Sein Buch basiert auf einer beeindruckenden Kenntnis von zeitgenössischen Memoiren, Reisebeschreibungen und Literatur. Sein Ziel ist es, die revolutionäre Atmosphäre zu vermitteln, und das gelingt ihm durchaus. Man sitzt förmlich mit Hardys Gesellen im »Bell« nach einem einfachen Essen, trinkt Bier in dicht verbrauchter Luft und redet sich den Kopf heiß. Auch der Bericht über den Zug der Marktweiber nach Versailles bietet eine eindrückliche dichte Beschreibung.

Darüber hinaus zeigt Rapport am Beispiel Londons, dass hier die ungewöhnliche Dichte von Druckereien an der Achse von Saint Pauls Churchyard hinunter zur Fleet Street dazu beitrug, die politischen Diskurse zu beschleunigen. Als Thomas Paines Drucker Joseph Johnson den Pressionen der Regierung nachgab und sich nicht mehr traute, dessen radikaldemokratische Schrift »Rights of Man« zu drucken, wurde die Schrift von einem anderen Drucker in der Fleet Street veröffentlicht, den Paine bei einem Dinner bei Johnson kennengelernt hatte.

Rapport räumt ein, dass es eine Binsenweisheit sei, dass sich Aufstände, Revolten und kulturelle Transformationsprozesse, vom Untergang der alten Ordnung bis zur Etablierung einer neuen, in einem spezifischen Raum ereignen. Aber Rapport geht einen Schritt weiter, er macht die Stadt zum Teil dieses Prozesses. Allen voran für Paris werden die radikalen Veränderungen deutlich: die Umfunktionierung von Klöstern zu Gefängnissen und Jakobinerklubs, die Verwandlung der Kathedrale Notre-Dame in einen Tempel der Vernunft, der Kirche Sainte-Geneviève zum Panthéon als nationale Ruhmeshalle und Weihestätte. Während es einer breiteren Öffentlichkeit in Paris gelang, die politischen Proteste auf die Straßen zu tragen, wurde genau dies in London verhindert, sogar die Pubs wurden den Radikaldemokraten nach kurzer Zeit als Agitationsort versperrt. Rapport plädiert dafür, die historischen Orte als Teil der Geschichte zu begreifen. Sie können uns helfen, Geschichte besser zu verstehen. Das vorliegende Buch bietet eine gelungene Lektüre, um unseren Umgang mit Erinnerungsorten kritisch zu reflektieren.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

**Martin Jörg Schäfer, Das Theater der Erziehung. Goethes
»pädagogische Provinz« und die Vorgeschichten der
Theatralisierung von Bildung, Bielefeld (transcript) 2016,
303 S. (Theater, 86), ISBN 978-3-8376-3488-5, EUR 37,99.**

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Gérard Laudin, Paris

L'ouvrage entend étudier – en s'appuyant, entre autres, sur les théories foucaaldiennes de la »gouvernementalité« et sur les analyses de Deleuze – l'entrecroisement de trois discours, celui relatif à l'éducation et celui des théâtres vs. des spectacles, ainsi que celui abordant le théâtre comme instrument pédagogique, depuis l'»Émile« de Jean-Jacques Rousseau jusqu'au »Wilhelm Meister« de Johann Wolfgang Goethe. L'auteur remonte aux premières expressions, chez Platon, d'hostilité envers les théâtres, diffusées dans le monde chrétien par Tertullien (»De spectaculis«), puis reprises mêlées de perspectives calvinistes par Rousseau qui oppose le théâtre des villes, les spectacles, celui des salles mais aussi la mise en scène de soi dans la vie quotidienne via la mode, aux fêtes populaires des communautés villageoises dans lesquelles les distinctions entre acteurs et spectateurs s'effacent.

Martin Jörg Schäfer insiste ensuite légitimement sur les *Volksaufklärer* Johann Heinrich Campe, Johann Heinrich Pestalozzi, Ernst Christian Trapp et Christian Gotthilf Salzmann, qui s'efforcent de donner aux réflexions de Rousseau une consistance de praxis pédagogique et d'inventer un théâtre »régulé«, socialement utile, car leur dette envers les idées de Rousseau ne les empêche nullement de considérer que le théâtre et la théâtralité sont susceptibles de servir ou de desservir les projets d'éducation. Les pédagogues posent ainsi sans cesse la question de la légitimité d'une éducation ludique par le biais du théâtre.

Une des solutions parfois envisagées, par exemple par Campe, pour ne tirer que des bénéfices du théâtre est le théâtre lu et non joué, car l'enfant n'a pas alors à sortir de son propre rôle pour en endosser un »faux«. Un procédé voisin est proposé par les illustrations de Daniel Chodowiecki incluses dans le »Moralisches Elementarbuch« de Salzmann que Schäfer rapproche des »tableaux vivants« de Denis Diderot, non sans souligner que cette »déthéâtralisation« du théâtre va chez Salzmann bien au-delà de ce qu'elle est chez Diderot. Il peut ainsi conclure que »la gouvernementalité pédagogique du XVIII^e siècle combat le théâtre par le discours et par la pratique pour le réguler ensuite subrepticement et le rendre ainsi utile« (p. 273).

L'»Anton Reiser« (1785) de Karl Philipp Moritz, dont le titre est une claire allusion à l'auteur du célèbre pamphlet »Theatromania« (1681), présente la »théâtromanie« comme la conséquence directe d'une insuffisante capacité à se connaître soi-même, elle-même conséquence de circonstances défavorables dans la vie familiale et dans l'éducation reçue. Plusieurs motifs du roman de Moritz marquent des inflexions et des ruptures avec les théories qui en forment l'arrière-plan.

Alors que, dans les écrits des pédagogues, l'éducation permet au sujet de donner à son moi stabilité et autonomie, »Anton Reiser« montre précisément l'inverse, puisque son héros échoue à maîtriser son imagination et à »se trouver«. Au lieu de s'amender face aux spectacles



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

de figures souffrantes du théâtre asservies à leurs passions, Anton »se perd« dans le monde de la fiction au point de prendre ses propres émotions pour des prouesses d'acteur. Cet échec tient au fait que, comme le comédien, il n'imité que l'apparence et demeure étranger au principe qui régit l'affect. Marque de son dilettantisme, cette »perte de soi« dans et par le théâtre est l'exact contraire du but atteint par l'introspecteur du *Magazin für Erfahrungsseelenkunde* (1783–1793). Son identité personnelle manquant de structure, Anton a besoin d'acquérir par le biais du théâtre la reconnaissance d'autrui – signe de l'inaboutissement de sa formation.

L'auteur revient sur le lien bien connu unissant »Wilhelm Meister« à »Anton Reiser« dont la lecture a conduit Goethe à refondre le projet connu sous le titre de »Wilhelm Meisters theatralische Sendung«. M. J. Schäfer s'appuie en particulier sur les chapitres des »Wanderjahre« qui évoquent une »pädagogische Provinz« dans laquelle des pédagogues reprennent des arguments hostiles au théâtre que Platon prête à Socrate dans la »Politique« ainsi que ceux de la »Lettre à d'Alembert de Rousseau«. Mais ce discours des pédagogues est présenté, en raison de l'échec de Wilhelm, sur un mode réfracté et donc ironique, tout comme l'est dans les »Lehrjahre« la théorie de l'autoformation du moi élaborée par Blumenbach. Pas plus que dans »Anton Reiser«, l'imagination du héros n'est domptée par les programmes des pédagogues.

Dans les »Wanderjahre«, contemporaines des »Briefe über die ästhetische Erziehung des Menschen«, Goethe fait un pas de plus en citant sur un mode parodique des idées du texte de Schiller. Wilhelm n'a pas comme acteur le succès escompté: il n'est ni bon ni mauvais, car il est un »homme sans qualités«, un état que Schäfer rapproche de ce que Schiller appelle »l'état esthétique«, dans lequel, selon Schiller, l'homme est »un zéro« (»eine Null«), un espace blanc ou neutre.

L'idée de *mimesis*, théorisée par Platon et Aristote, est au cœur de tous les ouvrages pédagogiques étudiés ici, ainsi que des réflexions, et pas seulement théâtrophobes, sur le théâtre. Les pédagogues pensent qu'il faut s'appuyer sur le goût mimétique inné des enfants, en faire une étape dans la formation du moi, mais il faut aussi que cette étape soit dépassée, que l'*imitatio* soit surmontée en *aemulatio*, l'objectif demeurant: »Mach mich nach, um zu werden, der du bist!« C'est cette position que radicalise le refus de la *mimesis* qui est au cœur aussi de l'esthétique de l'autonomie de l'art de Goethe et de Schiller.

Tous les écrits présentés ici se répondent. M. J. Schäfer identifie dans chacun d'eux des indices du caractère définitivement provisoire de toute (auto)-éducation. Mais c'est dans »Anton Reiser« et plus encore dans »Wilhelm Meister« qu'est vraiment thématifiée la perspective de l'inaboutissement de la formation du héros, dans laquelle il discerne l'anticipation du »lebenslanges Lernen« du XXI^e siècle. Le roman de Goethe, qui montre l'échec de Wilhelm dans un monde de la scène tout orienté vers le succès commercial, lui paraît affirmer plus encore que celui de Moritz que les individus n'ont pas tous leur place dans un tel système. Celui-ci préfigurerait ainsi la brutalité du marché dérégulé du XXI^e siècle, dans lequel l'»homme flexible« est condamné à adopter des rôles sans cesse différents, à se mettre lui-même en scène et à apporter la preuve de sa compétence. Cette aptitude est rapprochée de la conception diderotienne du comédien »froid« contrôlant ses affects dans le refus de toute empathie pour le rôle et les affects qu'il met en scène, tout comme de la »fausseté« du comédien tel que Rousseau le voit à l'œuvre dans les stratégies de mise en scène de soi dans la société aristocratique. Les



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/)

»Lehrjahre« mettent en perspective critique à la fois les réflexions sur l'usage pédagogique du théâtre et les principales théories du XVIIIe siècle sur le jeu théâtral, le jeu »froid« et le jeu »chaud«. Une thèse d'abord un peu déroutante, mais en tout cas féconde.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

**Heinz Sieburg, Rita Voltmer, Britta Weimann (Hg.),
Hexenwissen. Zum Transfer von Magie- und Zauberei-
Imaginationen in interdisziplinärer Perspektive, Trier
(Spee Buchverlag) 2017, VIII–288 S., 30 s/w Abb. (Trierer
Hexenprozesse, 9), ISBN 978-3-87760-131-0, EUR 34,80.**

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Thomas Robisheaux, Durham, NC

When the contributors to this volume met at the University of Luxembourg in October 2011, they set out to address one of the most important and complex questions among witchcraft scholars. How was knowledge about witchcraft, sorcery and magic disseminated, received and re-worked in different times and contexts? Their answers reveal why answers to this question are even more complex than even the most experienced researchers may have imagined.

One reason for this gap in our understanding of witchcraft and magic, as Rita Voltmer explains in her fine introduction, is that the manuscript and printed sources are massive, varied and complex, and the currently available theories and concepts regarding the transfer of knowledge remain limited in value. The terms »witchcraft«, »sorcery« and »magic« themselves represent part of the problem. At any given time, these terms were capacious categories with ambivalent meanings and porous boundaries that overlapped with other forms of knowledge. Their meanings also shifted, sometimes drastically, over time.

Rita Voltmer points out that overall explanations have to consider a daunting variety of historical sources, including: manuscripts, printed tracts, decrees and proclamations, trial records, newspapers, pamphlets, learned treatises, fictional literature, poetry, travel accounts, chronicles, plays, songs, encyclopedias, almanacs, planetary books, polemical literature, sermons, and more. Each genre presents its own unique challenges. Taking images as one such source, Voltmer points out that their meanings shifted, sometimes drastically, as they were re-printed, linked with different texts, and received in new contexts. The same motif or element of magical lore might be treated skeptically in one context, credulously in another, or seen as superstitious, fantastical or simply ridiculous in still others.

It is not just the complicated borrowings of stock images and motifs between sources that make this topic so challenging. The reception of printed media shifted with ever changing historical, social, cultural and political contexts. In short, while the print media was massively important in transmitting knowledge about witchcraft, sorcery and magic, scholars grasp only limited aspects of these processes of transfer.

The five historical case studies in Part II illustrate a few of the specific mechanisms that played decisive roles in transmitting the lore about magic and witchcraft. Particularly noteworthy are Kathrin Utz Kemp's and Martine Ostorero's studies of how the earliest and most important treatise on witchcraft, the »Errores gazariorum«, created the new »cumulative concept« of witchcraft out of inquisitors' encounters with Cathars, Waldensians and local magic in Savoy in the 1430s. Several institutions – the Council of Basel, the Court of Savoy, and



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

religious orders, among them – played decisive roles in familiarizing new audiences with the text. As new copies were made, often with amendments and variations, knowledge about the new heretical sect spread from the western Swiss Alps northwards into Burgundy, the Palatinate, Bohemia and beyond.

Three other contributions explore the significance of other mechanisms of transferring witchcraft lore from place to place. Georg Modestin argues that Swiss notaries became »memory carriers« about the new sect and its hideous associated practices when they transcribed testimonies at trials, moved from office to office, and shaped a body of records with terms and lore picked up from other trials. In other cases, even a single but mobile and influential officer of the state, like the case of John Cunningham in Finnmark, northern Norway (Liv Helene Willumsen), might introduce the elements of diabolical witchcraft into the judicial institutions of an entirely new region. New versions of old legends, myths and stories did the same. Katrin Moeller argues that the medieval legend of the changeling, a morality tale, was demonized in the Reformation era. The tale then became a vehicle for spreading fears about how demons propagated, assumed human forms, and worked diabolical evil within families and communities. Shorn of diabolism in the 19th century, the changeling myth was then adapted to new cultural purposes and audiences.

Knowledge transfer also took place through language. The three linguistic studies in Part III analyze how specific linguistic terms, phrases and semantic constructs not only disseminated knowledge about witchcraft and magic, but made such knowledge certain, authoritative, or natural. Monika Schulz, for example, reports some of her first findings on her analysis of formulae for conjuring and swearing contained in 28 000 texts from the Dresden »Corpus der deutschen Segen und Beschwörungsformeln«. She points out how many of the principles governing these formulae endured, almost unchanged, over 1000 years.

Two of this section's linguistic studies focus on single terms or expressions to show how these migrated from text to text. This can account for how the same elements of witchcraft lore appear in hundreds of witch trial protocols at the height of the witch trials (ca. 1600). Commonplace references to witchcraft as »ridiculous« or »silly« (*aberwitzig*) (Jürgen Macha) or epistemological terms like »guilt« and »truth« (Elvira Topalović) seem to build right into trial proceedings pre-judgements and assumptions about the nature of witchcraft.

The literary and cultural studies of Part IV explore how literary works, large and small, made elements of magic seem a natural part of the order of the world. Noteworthy in this section is Heinz Sieburg's analysis of how medieval German epics made the »supernatural« into an unquestioned, naturalized, even matter-of-fact dimension of the world. Courtly poetry, epics and romances like the »Nibelungenlied«, works of Hartmann von Aue and the widely read »Tristan and Isolde« wove elements of magic and wonder into these dramatic tales almost seamlessly. Magic was therefore naturalized as another dimension of the »supernatural«.

Examining anew the early modern influences on Goethe's »Faust«, Anne Uhrmacher notes that literary scholars have overlooked or underestimated the influence of a wide variety of early modern sources on the drama. »Faust« memorialized vast elements of early modern magic and witchcraft while, at the same time, removing them from their original historical contexts, inserting them into new ones, forgetting others and



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

treating still other elements and motifs in novel ways. She points out that scholars who confine their observations about magic and witchcraft in Goethe's drama to the two classic scenes («The Witch's Kitchen» and «Walpurgis Night») miss the extensive borrowings and re-cycling of elements in many other scenes of the play. Key early modern motifs in Goethe's play – such as melancholy, learned skepticism, dancing witches, the witch's salve, superstitious credulity, a pact written in blood – are given new vitality and meaning in the drama.

Studies of lesser known literary works can also reveal equally intriguing literary mechanisms for disseminating knowledge about magic and witchcraft. Digging into the epistemological underpinnings of one such text, Ulrich Molitor's »Von den vnhulden oder hexen« (1489), Julia Gold shows how Molitor borrowed literary forms and elements of lore from classical and Christian texts to make magic and witchcraft not just credible, but compelling elements of reality. By evoking some forms of authoritative knowledge so effectively, Molitor even undermines his own stated »skepticism« regarding the reality of witches. Ambivalence is an important feature of all of these literary analyses. Sonja Kmec's study shows how the legend of Melusine developed complicated, multiple, even contradictory associations as a story. In one context the tale legitimizes the claims of the House of Luxembourg to power and authority, but later, in the Catholic Reformation, some re-tellings associated this Melusine with diabolism and witchcraft.

Creative re-workings of elements of witchcraft and magic continue right into the present day. Wilhelm Amann's study of modern »cargo cults« and Felix Wiedemann's exploration of modern feminist images of witches as »wise women« show how readily certain elements and motifs are re-worked to serve new religious, cultural, and political purposes.

What remains to be done? The need for further interdisciplinary studies of this massive body of material is an obvious lesson. More pressing, but far more challenging, is the need to develop new conceptual and theoretical ways of grasping the complexity of knowledge transfer illustrated by these studies. Universalizing theories, such as Foucault's, can hardly deal effectively with the different ways that witchcraft lore was created, disseminated, transformed, and re-used. As Wolfgang Behringer has recently noted, witchcraft studies are still only in the beginning stages.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

**Journal des campagnes du duc Charles V de Lorraine.
Texte présenté et annoté par Ferenc Tóth, Paris (Honoré
Champion) 2017, 622 p. (Bibliothèque d'études de l'Europe
centrale, 20), ISBN 9782745346476, EUR 85,00.**

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Lothar Höbelt, Wien

Die Jahre nach der zweiten Türkenbelagerung Wiens 1683, die zur Rückgewinnung Ungarns, zweimal auch zur Eroberung Belgrads führten, werden gern als das »Heldenzeitalter« Österreichs beschrieben. Umso auffälliger und peinlicher ist es, dass sich gerade aus diesen Jahren – zum Unterschied vom doch so viel chaotischeren Dreißigjährigen Krieg – im Wiener Kriegsarchiv kaum »Alte Feldakten« erhalten haben, die irgendwann einmal verloren gegangen (oder »skartiert« worden) sein müssen. Die wesentlichen Eckpunkte dieser Feldzüge lassen sich deshalb aus den Regesten in den Registraturen des Hofkriegsrates nur mehr schemenhaft rekonstruieren. Umso wertvoller ist die vorliegende Edition eines detaillierten »Journal«, das ein enger Vertrauter und Mitarbeiter des kaiserlichen Schwagers und Oberkommandanten Herzog Karl V. von Lothringen angefertigt hat, vermutlich der Abbé Le Begue.

Das Journal ist kein Tagebuch, sondern eine – wenn auch vermutlich auf Grund früherer Notizen – verfasste Darstellung der sieben Feldzugsjahre von 1683 bis 1689, sechs davon im Osten, bis zur Eroberung Belgrads 1688, schließlich noch die Kampagne von 1689 am Rhein. Der Herzog, der mit seiner Frau Eleonore, der verwitweten polnischen Königin und Halbschwester Leopolds I., in der Innsbrucker Hofburg residierte, starb am 17. April 1690 auf der Reise nach Wien mit erst 47 Jahren überraschend in Wels. Die Biografie dieses exilierten Herzogs ohne Land, der 1675 Lothringen von seinem kampf- und lebenslustigen Onkel Karl IV. erbt, aber nie die Herrschaft antrat, weil er sich den restriktiven Bestimmungen des Nijmwegener Friedens 1678/1679 nicht beugen wollte, wird vom Herausgeber Ferenc Tóth, Historiker und Romanist, in einer Einleitung rekapituliert. Tóth hat zusammen mit Philippe Roy zum Thema Türkenkriege in den letzten Jahren auch mehrere Beiträge geliefert.

Aus dem politisch-strategischen Blickwinkel sind am Journal vor allem die Hinweise auf die persönlichen Interventionen Kaiser Leopolds (der sich meist sehr aggressiv-ambitioniert zeigte!) und die Kriegsräte von Interesse, die diverse Alternativen abwogen – ein Aspekt, der zweifelsohne auch als Argumentationshilfe gedacht war, die Reputation des Herzogs gegen allfällige Kritik von unberufener Seite in Schutz zu nehmen. Damit in engem Zusammenhang stehen die Verweise auf die »Bündnisbeziehungen«, zählte zu den vornehmsten Aufgaben des Oberkommandanten doch das »Management« der Hilfstruppen aus dem Reich (»accoutume aux embarras et aux changements qui arrivent d'ordinaire dans les armées composées de plusieurs alliés«, S. 451).

Ein einziges Mal wird der Verdacht laut, die fränkischen Kreistruppen hätten im Herbst 1687 beim Feldzug gegen Siebenbürgen zurückgehalten, um ihre lutherischen Glaubensbrüder nicht in Bedrängnis zu bringen (S. 454). Bei der Beurteilung des polnischen Beitrags zum Feldzug 1683 kontrastiert der große Respekt vor der Person



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/)

König Jan Sobieskis mit der sehr skeptischen Einschätzung der polnischen Würdenträger, welche die Armee begleiteten und immer wieder ihre Einwände gegen riskante Manöver vorbrachten (S. 292). Vor Mainz gelang es Karl 1689, den ursprünglich widerstrebenden bayerischen Kurfürsten zu einer Beteiligung an der Belagerung zu überreden. Dem Wahltag in Augsburg 1689/1690 stattete er wegen der zu erwartenden protokollarischen Schwierigkeiten freilich nur eine Stippvisite ab.

Ein vermutlich sogar noch größerer Quellenwert kommt der Schilderung der Kampfhandlungen in technisch-taktischer Beziehung zu, die sich neben der oftmaligen Aufzählung der Unterführer, ihrer Heldentaten und ihrer Verwundungen, vor allem den Details widmet, die oft als bekannt vorausgesetzt und deshalb übergangen werden. Besonders lehrreich fällt in dieser Beziehung die Schilderung der Belagerung von Ofen (Buda) 1686 aus, dem längsten Kapitel der Serie: So wird die Abfolge der Sturmtruppen (zuerst Grenadiere und Haiducken, die nach »türkischer Art« kämpften; dann Pikeniere und Hellebarden; dann erst die Füsiliere mit Feuerwaffen) genauso behandelt wie die diversen Alternativen für die Überwindung der Gräben. Die berühmte Plünderung der Stadt wird fein säuberlich in zwei Teile zerlegt: Den ersten Teil unmittelbar während des erfolgreichen Sturms, als die Befehlshaber dem Chaos noch zu steuern versuchten; der zweite nach der Kapitulation des Schlosses, als die Stadt offiziell zur Plünderung freigegeben wurde. Am nächsten Tag wurden dann 4 000 Leichen gezählt.

Im eigentümlichen Kontrast dazu steht das freundlich-fachmännische Gespräch des Herzogs mit dem gefangenen Janitscharen-Aga – auch der Autor zollte dem Geschick der Verteidiger übrigens ausdrücklich seinen Respekt. Mehrfach Erwähnung findet die osmanische Praxis, für besonders gefährliche Unternehmungen keineswegs auf Kadavergehorsam zu vertrauen, sondern mit Sonderdotationen Freiwillige anzuwerben: Bei den Janitscharen, die bei einem gescheiterten Versuch fielen, sich in das belagerte Ofen durchzuschlagen, fanden die Kaiserlichen je 30 Münzen und ein Schreiben, das ihnen darüber hinaus noch eine weitere Erfolgsprämie in Aussicht stellte. Übrigens lassen sich auch die oftmaligen Versuche der Osmanen, Friedensverhandlungen anzubahnen, auf Grund der Notizen gut nachvollziehen.

Bei Gefechten im freien Feld scheint sich die kaiserliche Armee damals in erster Linie auf ihre überlegene Feuerkraft verlassen zu haben. Trumpf waren somit alles andere als die Umfassungsmanöver oder Kavallerieattacken an den Flügeln, wie sie diverse Schlachten im Westen entschieden, sondern frontale Angriffe auf einem Terrain, das kein Ausweichen zuließ. Im freien Feld wird die ständige Präsenz von Schwärmen leichter Reiterei, eine »voisinage incommode« (S. 432), die alle Bewegung jenseits des Lagers gefährlich machte, hingegen ausdrücklich vermerkt.

Strategisch springt der systematische Zugang ins Auge, der bei der Reconquista Ungarns verfolgt wurde: Insbesondere die Absicht, vor oder nach der eigentlichen Feldzugssaison noch die eine oder andere Festung gleichsam »im Vorübergehen« einnehmen zu können. Zum Unterschied von der Belagerung Ofens erwiesen sich die Osmanen 1687/1688 kaum mehr als ernstzunehmende Gegner. Sie ergriffen am Berge Harsány (Schlacht bei Mohács) beim ersten Angriff die Flucht; räumten kurz darauf kampfflos die Brücke von Esseg; Deserteure – die regelmäßig überliefen – berichteten von Meutereien. Die große »Retourkutsche«, die



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Wiedereroberung Belgrads 1690, nach Ausbruch des Krieges im Westen,
erlebte der Herzog nicht mehr.

Frühe Neuzeit – Revolution –
Empire (1500–1815)

DOI:
[10.11588/frrec.2018.4.57474](https://doi.org/10.11588/frrec.2018.4.57474)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Jasper van Putten, Networked Nation. Mapping German Cities in Sebastian Münster's »Cosmographia«, Leiden (Brill Academic Publishers) 2018, XXIV–353 p., 120 ill., 7 tabl. (Maps, Spaces, Cultures, 1), ISBN 978-90-04-33599-8, EUR 135,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Thomas Manetsch, Zürich

Endlich!, so möchte man ausrufen angesichts des Buches, das Jasper van Putten mit »Networked Nation« vorlegt. Der inzwischen am Massachusetts College of Art and Design in Boston lehrende Kunsthistoriker legte die Arbeit 2015 als Dissertation an der Harvard University vor. Mit dieser Studie wird einem der zentralen naturwissenschaftlichen Werke der Renaissance endlich auch von kunsthistorischer Seite die verdiente Aufmerksamkeit zuteil. Die Rede ist von den »Cosmographiae universalis libri VI«, einer Weltenbeschreibung mit enzyklopädischem Anspruch, die Sebastian Münster ab 1544 den Basler Druckerpressen überantwortete. Bis 1628 erfuhr allein die deutsche Fassung 27 Auflagen, was das Werk im frühneuzeitlichen Reich vielleicht zu dem meistgelesenen Buch nach der Bibel machte¹.

Nach einem kurzen Abriss von Münsters intellektuellem Werdegang und den politischen Umständen seiner Zeit kommt Jasper van Putten in Kapitel 2 auf die besonderen Entstehungsbedingungen der »Cosmographia« zu sprechen. Um an möglichst detaillierte und aktuelle Informationen für seine Beschreibung insbesondere jenes Teils der Welt zu gelangen, den er der »Teutschen Nation« zuschreibt, spannte Münster ein beeindruckendes Netzwerk, über das er befreundete Gelehrte und Gleichgesinnte bewog, mit Texten und Bildern zum Gelingen seines Buchprojektes beizutragen. Wo die von Münster kontaktierten Humanisten solches nicht selbst zu leisten vermochten, sollten sie in seinem Namen Stadträte und Landesfürsten anregen, entsprechende Aufträge an lokale Künstler und Gelehrte zu erteilen sowie einen finanziellen Beitrag an die Druckkosten zu leisten. Die Bedeutung des von Münster erprobten kollaborativen Prinzips erschließt sich erst, wenn man sich vergegenwärtigt, dass Wissenssysteme wie Wikipedia in ihrem Aufbau ähnlich konzipiert sind.

Es ist das besondere Verdienst van Puttens, dieses Netzwerk exemplarisch aus der erhaltenen Korrespondenz zu rekonstruieren und dabei auch den beiläufigeren Fragen – etwa jener nach dem Transport von Texten und Zeichnungen, die zumeist über die Messe in Frankfurt am Main nach Basel gelangten – die gebührende Aufmerksamkeit zu schenken. Einem von ihm diagnostizierten Mangel bisheriger

¹ Günther Wessel, Von einem, der daheim blieb, die Welt zu entdecken. Die Cosmographia des Sebastian Münster oder wie man sich vor 500 Jahren die Welt vorstellte, Frankfurt a. M., New York 2004, S. 11–18. Dieses vom Autor übergangene Buch folgt nicht den Gepflogenheiten wissenschaftlicher Literatur, bietet aber eine aktuelle und weitgespannte Einführung in die Entstehungszeit der »Cosmographia«.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Forschung abhelfend (S. 7f.), arbeitet der Autor akribisch die Rollen der beteiligten Akteure und ihre jeweilige Einflussnahme auf das publizierte Endergebnis heraus: Mittelsmänner, Auftraggeber, Zeichner, Reißer, Holzschneider und Drucker. Ziel ist es nicht, die epochale Leistung Münsters als *Spiritus rector* und Garanten für die Qualität des Vorhabens zu schmälern. Vielmehr erfährt sie angesichts der Partikularinteressen der anderen involvierten Kräfte eine neue, vielschichtigere Wertschätzung.

Den Impetus zur »Cosmographia« Münsters gab – durchaus charakteristisch für den deutschen Humanismus – das Gefühl eines Defizits in der Wahrnehmung durch andere und in der Fähigkeit, sich selber zu präsentieren. Den landschaftlichen und städtischen Reichtum zu schildern und die deutschen Lande – entgegen der auf Tacitus' »Germania« fußenden antiken Auffassung – als zivilisierte Region zu schildern, sei Münsters Ziel gewesen, woraus sich die zentrale Rolle der Stadtabbildungen für das Buch ergeben habe (S. 36)².

Den auf die Kreation von Texten und Bildern über deutsche Städte und Herrschaften einwirkenden Sonderinteressen war sich Münster durchaus bewusst und vermochte sie für seine Absichten zu nutzen, wenn er in seinem Bittbrief an Albrecht von Mecklenburg zu bedenken gibt, dass die wohlgebaute und prosperierende Stadt Zeugnis von dem guten Regiment und der göttlichen Vorsehung ablege, auf der die fürstliche Herrschaft beruhe (S. 44–51). Ähnlichen und anderen Motiven, die Fürsten und Stadträte bewogen, Münsters Compendium finanziell und materiell zu fördern, spürt van Putten in den Kapiteln 3 und 4 anhand verschiedener Beispiele nach, indem er den Blick seiner Untersuchung auch über den engen Entstehungsrahmen der »Cosmographia« hinaus weitet.

Jenseits der Bildelemente, die van Putten als identitätsstiftend für die »Teutsche Nation« ausmacht – dichte Wälder, breite Flüsse, Erzreichtum und den Rekurs auf große Figuren einer sakral-mythischen oder historischen Vergangenheit wie etwa Karl den Großen (S. 41) –, präpariert der Autor weitere Darstellungsstrukturen heraus, die ihm eine methodische Untergliederung der Illustration der »Cosmographia« erlauben. Neben den *economic views* und *civic views*, die Besonderheiten der städtischen Wirtschaft beziehungsweise den Wunsch nach Egalität der Bürgergemeinschaft in den Reichsstädten betonen, stellt van Putten in Kapitel 5 am Beispiel Heidelbergs die politischen Implikationen sogenannter *ancestral views* vor. Die entsprechende Abbildung hatte der Pfalzgraf bei Rhein-Neuburg, Ottheinrich, in Auftrag gegeben, der mit Bild, Beibild und einer Stammtafel der Wittelsbacher seinen dynastischen Anspruch auf die Hauptstadt der Kurpfalz unterstreicht, die zu jener Zeit in der Hand seines Onkels Friedrich II. war (S. 154–162).

Wie ein Ausblick auf die darauffolgende Produktionsgeschichte der »Cosmographia« und die Weiterentwicklung der Sparte von Städtebüchern im 17. Jahrhundert plausibel macht (Kap. 7), lähmten Qualität und Erfolg der Münsterschen Stadtbilder die künstlerische Kreativität und mäzenatische Aktivität auf diesem Feld bis zum Ende

² Allerdings erschien die »Cosmographia« 1544 unter deutschem Titel noch sehr rudimentär bebildert. Qualitativ und quantitativ erhöhte sich die Illustrierung des Buches erst in der 5. Auflage von 1550 signifikant. Mit dieser setzt van Putten sich hauptsächlich auseinander, ohne die frühere Ausstattung in seine Erklärungen einzubauen.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/)

des Dreißigjährigen Kriegs. In den Nachschnitten und Kopien wurden politische, soziale oder wirtschaftliche Konnotationen von der Mitte des 16. Jahrhunderts konserviert, die mit der Gegenwart der letzten Auflage von 1628 nichts mehr gemein hatten (S. 262f.).

Während van Putten die Entstehungsbedingungen einzelner Stadtbilder, die Motive der Auftraggeber und Leistungen der Zeichner – teilweise unter Zuhilfenahme von Satellitenaufnahmen – in vorbildlicher Weise analysiert und plausibel präsentiert, fällt es dem Rezensenten nicht ganz so leicht, der Grundthese seiner Untersuchung gleichfalls Glauben zu schenken. Ihren Ausgang nimmt die vorliegende Studie von der Fragestellung, ob Patrone, humanistische Vermittler wie Künstler in ihren Bildbeiträgen nur einem Lokalpatriotismus huldigten, oder – zumal in den Stadtbildern – die ikonographischen Versatzstücke einer deutschen Identität hervorbrachten (S. 9f.).

Die Bejahung der zweiten Annahme verkompliziert sich in der Kombination mit der anschließenden Hypothese, wonach die in eidgenössischen Städten ansässigen Reisser und Holzschneider den von Ihnen geschaffenen Stadtabbildungen hingegen eine spezifisch helvetische Bedeutungsnuance hinzufügten (S. 42). Van Puttens Frage nach einer protonationalen Repräsentation der deutschsprachigen Städtelandschaft basiert auf einer unausgesprochenen zweifachen Prämisse: Nämlich dass die eidgenössischen Stände bereits in der ersten Hälfte des 16. Jahrhunderts eine gemeinsame und einheitliche Identität entwickelt hätten und dass sich diese Selbstbild von einer Reichszugehörigkeit losgelöst habe, wohingegen die Identität der »Teutschen Nation«, wenigstens im Verständnis Münsters, noch auf einem integrativeren Prinzip fußte.

Den Ausführungen zu einem Deutschland *ante litteram*, das van Putten in Bezug auf die Reichsstrukturen und den habsburgischen Herrschaftsbereich unter Karl V. entwirft, und zur Loslösung der Eidgenossenschaft vom Reich ist anzumerken, wie schwer sich der Autor mit dieser zugegebenermaßen komplexen Materie tat (S. 26–28). Man würde sich wünschen, er hätte die deutschsprachige Literatur dazu ausführlicher zu Rate gezogen³. Denn dass der Schweizer- oder Schwabenkrieg 1499 mit einer Abspaltung der Eidgenossenschaft vom Reich gleichgesetzt werden darf, hat die Forschung längst widerlegt⁴. Darüber hinaus blieben gerade geistliche Herren der Eidgenossenschaft wie der Fürstbischof von Basel oder die Fürstabtei St. Gallen noch bis ins 18. Jahrhundert in die Reichskreisordnung eingebunden. Dass ein Künstler wie Hans Rudolf Manuel das Bild seiner Vaterstadt Bern dem Andenken seines (gesamteidgenössisch verstandenen) Vaterlandes

³ Von den folgenden einschlägigen Titeln fand keiner in die Untersuchung Eingang: Herfried Münkler, Hans Grünberger, Kathrin Mayer, Nationenbildung. Die Nationalisierung Europas im Diskurs humanistischer Intellektueller: Italien und Deutschland, Berlin 1998; Dieter Langewiesche, Georg Schmidt (Hg.), Föderative Nation. Deutschlandkonzepte von der Reformation bis zum Ersten Weltkrieg, München 2000; Caspar Hirschi, Wettkampf der Nationen. Konstruktionen einer deutschen Ehrgemeinschaft an der Wende vom Mittelalter zur Neuzeit, Göttingen 2005; Thomas Lau, Teutschland. Eine Spurensuche, 1500 bis 1650, Stuttgart 2010.

⁴ Vgl. Thomas Maissen, Die Geburt der Republic. Staatsverständnis und Repräsentation in der frühneuzeitlichen Eidgenossenschaft, Göttingen 2006, S. 168–170.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

gewidmet haben soll (S. 186), ist eine Setzung des Autors, die sich selbst mit Hinweisen auf Manuels Bearbeitung von Motiven der eidgenössischen Gründungssaga nicht schlüssig untermauern lässt.

Diese Einwände schmälern das Verdienst des Autors indes nur geringfügig. Seine vielleicht etwas gar steile These hat den Vorteil, eine neuartige und in vielerlei Hinsicht fruchtbare Sicht auf das epochale Werk Münsters und seiner Zulieferer zu eröffnen. Seine brillanten Bildanalysen, die von einem mustergültigen Umgang mit den zitierten Schriften – durchgängig im originalen Wortlaut und einer englischen Übersetzung – gestützt werden, sind beachtenswert. Ein stattlicher Anhang inklusive einer Wiedergabe aller Titeltex te zu den Stadtbildern rundet das Buch ab. Ein Lob gebührt auch dem Verlag, der den Band in vorzüglicher Qualität illustriert hat. Besser hätte man Münsters »Cosmographia« nicht gerecht werden können.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Maud Villeret, Le goût de l'or blanc. Le sucre en France au XVIIIe siècle. Préface de Natacha Coquery, Rennes (Presses universitaires de Rennes) 2017, 398 p. (Tables des hommes), ISBN 978-2-7535-5667-6, EUR 24,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Martina Kaller, Wien

Dieses spannende Buch zeigt, auf welche Weise Zucker die französischen Ernährungsgewohnheiten im Frankreich des 18. Jahrhunderts veränderte, zumal »das weiße Gold« in den letzten Dekaden des Jahrhunderts ein zusehend erschwingliches Produkt geworden war. Der vor diesem Hintergrund stattfindende ökonomische, soziale und kulturelle Wandel war von einem insgesamt steigenden Zuckerkonsum, nicht nur in Frankreich, geprägt. Allerdings vermochte Frankreich den europäischen Markt nicht zu erobern. Aber war das denn die Absicht des Königreichs?

Zucker war über Jahrhunderte lang ein ausgesprochenes Luxusprodukt. Noch im 17. Jahrhundert wurde das »weiße Gold« etwa in Wien nur in der Apotheke vertrieben, selbstverständlich zu Apothekerpreisen. Wenn es aber um Produktion und Redistribution von Kolonialwaren geht, bedient sich die Wirtschaftsgeschichte der Ernährung selten eines Standardnarrativs. Demzufolge geht der steigende Zuckerkonsum mit der Industrialisierung einher, die von England ausging. Vor mehr als dreißig Jahren wies Sidney Mintz mit seinem bahnbrechenden Buch »Die süße Macht. Kulturgeschichte des Zuckers« das Augenmerk in diese Richtung. Obwohl die karibischen Besitzungen des französischen Königreichs, des Großteil des heutigen Haitis, die ergiebigsten Zuckerlieferanten Europas waren, kommt Frankreich in der globalen Zuckergeschichte so gut wie nicht vor. Das ändert sich mit dieser Studie, welche als akribische Dissertation verfasst ist. Trotz oder gerade wegen dieses Umstands ist das vorliegende Werk nicht nur für Fachleute so ergiebig.

Geografisch legt die Autorin ihr Hauptaugenmerk auf das Loiretal, Nantes, den zweitwichtigsten Kolonialhafen des Königreichs, und Orléans, das erste Raffineriezentrum Frankreichs. Obwohl noch 1775 mehr Zucker aus der Karibik nach Bordeaux gelangte als nach Nantes, konzentriert sich die Autorin auf die Einfuhr von Zuckermelasse aus Saint-Dominique nach Nantes.

Allerdings, und dies ist die Hauptaussage, versuchte es die französische Zuckerproduktion mit ihren neuen Raffinerien gar nicht, den europäischen Markt zu erreichen. Die Selbstversorgung mit dem wertvollsten und besten Konservierungsprodukt der damaligen Zeit lag im eigentlichen Interesse Frankreichs. Dies ist nur all zu gut verständlich, denn im 18. Jahrhundert setzte jene Agrarrevolution ein, die zu einer massiven Steigerung der landwirtschaftlichen Produktion an sich führte. Somit kam der steigenden Verfügbarkeit von Frischprodukten, die mit Zucker konserviert Mehrwert abwerfen, eine wichtigere Bedeutung zu. In all den Jahrhunderten zuvor versorgte sich eine fast ausschließlich agrarische Gesellschaft selbst aus der jeweiligen Region. In den Ballungsräumen der frühen Industrialisierung und in den wachsenden Städten hingegen mussten die Lebensmittel erst transportiert werden. Dabei war jede Form der Haltbarmachung und



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc/4.0/)

damit der Verlängerung der Lagerfähigkeit willkommen. Das Ziel, die Nachfrage von Lebensmitteln rund um das Jahr zu gewährleisten, entstand also wesentlich früher als gemeinhin angenommen. Dieser Umstand spielte mit Ende des 18. Jahrhunderts dem Zucker als zukünftiges Massenkonsumprodukt in die Hand.

Der erste Teil des Buchs widmet sich dem Entstehen des Zuckerhandels. Dabei streicht die Autorin die Einflussnahme des absolutistischen Staats auf den Redistributionssektor heraus. Im zweiten Teil der Studie verfolgen wir die tragende Rolle der Zuckerhändler, die nebenbei und mit Unterstützung des Staats dafür sorgten, Spezialisten ins Land zu holen. Diese halfen, inländische Raffinerien aufzubauen. Erstaunlicherweise überschwemmte der französische Zucker nicht den europäischen Markt, auf dem England praktisch die alleinige Marktführung innehatte. Die französischen Raffinerien bedienten ausschließlich die interne Nachfrage.

Erst im dritten Teil lenkt die Autorin ihr Augenmerk auf den Zuckerkonsum. Offensichtlich stieg der Bedarf an Zucker stetig an. Die Frage, ob Zucker, wie in England, schon Ende des 18. Jahrhunderts auch in Frankreich schon ein Massenkonsumartikel war, bleibt unbeantwortet. Möglicherweise liegt es daran, dass der Arbeiterschaft im Frankreich vor der Revolution einfach nicht die gleiche, zentrale Rolle zukam wie in England, wo die Industrialisierung bereits in der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts eingesetzt hatte.

Die Historikerin Maud Villeret, Doktorin an der Universität Bordeaux-Montaigne (Bordeaux III), überzeugt mit dieser Studie nicht nur Ernährungs-, sondern bestimmt auch Wirtschaftshistoriker und -historikerinnen. Erfreulicherweise lenkt sie ihr Interesse am »weißen Gold« nicht ausschließlich auf Frankreich, sondern bemüht sich immer wieder um eine europäische Perspektive. Das erfolgreiche Ergebnis der französischen Zuckerpolitik folgte 1807. Im Gegensatz zu Deutschland konnte sich Napoleon es leisten, die britischen Importe nach Europa zu boykottieren. Die Kontinentalsperre traf das sich auch mit transatlantischen Produkten selbstversorgende Frankreich nicht. Deutschland hingegen war von den Zuckerimporten aus der Karibik abgeschnitten und musste deshalb im 19. Jahrhundert mühevoll den Weg der Entwicklung der Zuckerrübe zurücklegen, bevor es wirtschaftlich wieder an die Großmächte England und Frankreich anschließen konnte.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Nadir Weber, Lokale Interessen und große Strategie. Das Fürstentum Neuchâtel und die politischen Beziehungen der Könige von Preußen (1707–1806), Köln, Weimar, Wien (Böhlau) 2015, 656 S. (EXTERNA. Geschichte der Außenbeziehungen in neuen Perspektiven, 7), ISBN 978-3-412-22451-6, EUR 90,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Niels F. May, Paris

Neuchâtel, territoire frontalier entre la Confédération suisse et le royaume de France, appartenait de 1707 à 1806 aux rois de Prusse. Ce fait historique est souvent oublié au point que Neuchâtel n'apparaît parfois pas sur les cartes montrant les possessions prussiennes au XVIII^e siècle. Nadir Weber a choisi ce territoire pour démontrer comment une politique locale – c'est-à-dire (pour utiliser un vocabulaire actuel) la politique «intérieure» d'un territoire éloigné du centre du pouvoir, à savoir Berlin – et la politique «extérieure» des rois de Prusse sont inextricablement liées.

Avec cette mise en avant inédite de l'interaction entre ces deux sphères, l'auteur enrichit considérablement notre compréhension du fonctionnement des relations internationales. Weber poursuit ainsi une approche de l'histoire des relations internationales s'opposant à l'application sur la période moderne d'une définition de la diplomatie développée au XIX^e et au XX^e siècle. De plus, il élargit en même temps la perspective en soulignant non seulement l'intérêt des diplomates, comme les récentes études inspirées par la recherche sur le patronage l'ont fait, mais aussi les intérêts des Neuchâtelois, de leurs institutions, etc.

Pour démontrer la marge de manœuvre des Neuchâtelois, ce livre, issu d'une thèse soutenue à l'université de Berne en 2013 sous la direction de Christian Windler, développe à travers des concepts précisément définis (les termes «communication», «formalisation», «ressources», «pouvoir» et «coopération» sont centraux) une grille d'analyse (p. 34–48) qui cherche à répondre aux quatre questions suivantes: 1) L'éloignement de Berlin permettait-il à Neuchâtel de mener une politique extérieure particulière? Si oui, les rois de Prusse essayaient-ils de délimiter cette politique? 2) Quels canaux de communication (officiels comme officieux) étaient utilisés par les Neuchâtelois pour défendre leurs intérêts économiques et politiques? 3) Comment les considérations de la politique extérieure prussienne influençaient-elles l'exercice du pouvoir à Neuchâtel? 4) Comment la position de Neuchâtel, entre la Suisse et la France, déterminait-elle la politique extérieure des Neuchâtelois? (p. 51)

La première partie du livre analyse l'arrière-plan de l'action diplomatique, c'est-à-dire les acteurs, les ressources et les structures. Weber y montre comment, après la mort de la duchesse de Nemours en 1707, le territoire de Neuchâtel est devenu prussien malgré les prétentions à la succession de plusieurs familles issues de la haute noblesse française. Le nouveau souverain prussien dut donc affirmer sa légitimité aussi bien à l'intérieur de son nouveau territoire qu'à l'échelle internationale. Les familles neuchâteloises adoptèrent alors des



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

stratégies politiques très diverses, allant d'une orientation française à une orientation prussienne avec toutes les nuances possibles (p. 143–167).

Une ambivalence similaire est visible concernant les institutions: les combourgeoisies avaient certes formellement le droit d'être en contact direct avec Berne et Soleure, mais, dans les faits, c'était souvent le Conseil d'État qui s'en chargeait. Or celui-ci oscillait, dans ses actions, entre les intérêts de Neuchâtel et ceux des rois de Prusse. Cette ambivalence s'avérait même être un avantage pour le Conseil d'État qui parvint à élargir son champ d'action grâce à cette position (p. 177–183). Les relations se révèlent donc dans l'ensemble être un enjeu à plusieurs strates qui se chevauchèrent souvent.

La deuxième partie du livre est consacrée aux moyens de communication et à leurs significations (p. 187–425). Weber y analyse les différents moyens de communication, en débutant par les négociateurs et gouverneurs qui représentaient les différends des absents sur place, en passant par les lettres et les mémoires politiques et en concluant avec les cadeaux. Les analyses proposées sont à la fois riches et précises. L'étude des correspondances ne se limite par exemple pas aux chemins empruntés par les courriers et la durée de transport d'une lettre. Weber étudie également comment les acteurs agissaient s'ils recevaient des réponses divergentes des deux parties, comment ils anticipaient la communication assez lente entre Berlin et Neuchâtel et comment la transmission orale ou écrite (soit codée, soit non codée) était utilisée à des fins stratégiques. L'auteur se consacre ensuite à la sémantique des relations établies par ces moyens de communication. En se focalisant sur le terme «protection», Weber montre que les frontières entre politique «intérieure» et «extérieure» restent en grande partie assez floues.

Par la suite sont analysées les différentes manières par lesquelles les Neuchâtelois ont interagi ou ont essayé d'interagir sur l'échelle internationale. Weber montre à plusieurs reprises qu'une marge de manœuvre plus importante pour Neuchâtel était un moyen pour les rois de Prusse d'avoir d'un côté des acteurs très compétents et de l'autre une politique extérieure peu coûteuse, car financée par Neuchâtel même (comme dans l'exemple de la négociation concernant la frontière avec la Franche-Comté). C'est une des raisons pour lesquelles les rois de Prusse ont eu à plusieurs reprises recours aux Neuchâtelois pour défendre leurs intérêts auprès du roi de France. Le fait que les envoyés ne possédaient pas uniquement le savoir nécessaire pour négocier les affaires concernant Neuchâtel, mais qu'ils menaient en même temps une politique en faveur de leur pays, était tout à fait accepté par Berlin. Les négociations portant sur une cession du territoire même étaient naturellement une exception.

Il était donc possible de mener une politique locale en tant que négociateur pour le souverain prussien. En revanche, quand le Conseil d'État contacta par exemple directement le duc Choiseul sans attendre la réponse de Berlin, il se fit immédiatement reprendre. C'est pourquoi les contacts officiels devinrent plus courants. De temps en temps, Berlin accordait au Conseil d'État neuchâtelois le droit de mener une «diplomatie déléguée», mais il s'agissait néanmoins presque toujours de négociations officielles avec des négociateurs «sans caractère public».

La dernière partie de l'ouvrage analyse la communication en temps de conflits. Weber souligne que même lors des temps de guerre la communication entre les différents acteurs passait par des canaux officiels. Les échanges restaient ainsi toujours possibles, même dans les cours neutres où des diplomates prussiens et français étaient présents



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

pendant les temps de crise et de conflit. Le territoire de Neuchâtel devenait alors tout à la fois un objet de convoitise pour une conquête potentielle française, un objet d'échange pour le roi de Prusse et un territoire neutre où un nouveau rapprochement pouvait être possible.

Le cas de Neuchâtel s'apprête également à une analyse du concept de neutralité au XVIII^e siècle. Suivant l'argumentation contemporaine, le roi de Prusse ne pouvait pas obliger tous ses territoires éparpillés à faire la guerre avec lui, car ceux-ci avaient parfois aussi des obligations envers d'autres puissances. Tout au long du XVIII^e siècle, les Neuchâtelois utilisèrent cette situation intermédiaire dans leurs négociations avec le roi de Prusse et le roi de France. Mais ces souverains avaient aussi recours aux relations neuchâteloises »extérieures«. Le roi de France profitait ainsi des tensions du futur canton suisse avec Berlin pour affirmer sa position.

Lors des troubles neuchâtelois entre 1766 et 1768, la France défendit à travers son agent, le baron de Tott, la transformation du territoire en une république libre. Weber montre pourquoi cette proposition, soutenue par la majorité, ne s'est pas réalisée: pour les Neuchâtelois, le gouvernement à distance de Berlin était la solution préférable, qui leur permettait d'avoir un maximum de marge de manœuvre. L'auteur corrige ainsi l'historiographie traditionnelle qui voit dans le régime prussien une préhistoire des révolutions et conflits du XIX^e siècle. Les derniers sous-chapitres sont consacrés à la période révolutionnaire et retracent les changements qui aboutirent finalement en 1806 à la cession du territoire à la France.

L'étude de Weber fait réfléchir à l'impact des catégorisations dues aux notions forgées au cours du XIX^e siècle (en particulier la dichotomie »intérieur«/»extérieur«) qui impactent *nolens volens* la recherche jusqu'à aujourd'hui. Ces catégorisations structurent aussi les fonds d'archives, et Weber souligne à juste titre l'importance de regagner une perspective »prémoderne«, c'est-à-dire une perspective qui se débarrasse des dichotomies exclusives de la modernité. C'est pourquoi la lecture de cet ouvrage n'est pas seulement recommandée aux historiennes et historiens de la Suisse, mais aussi à tout chercheur et toute chercheuse travaillant sur des relations internationales.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)